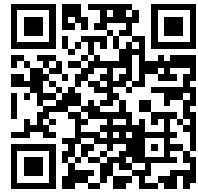
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

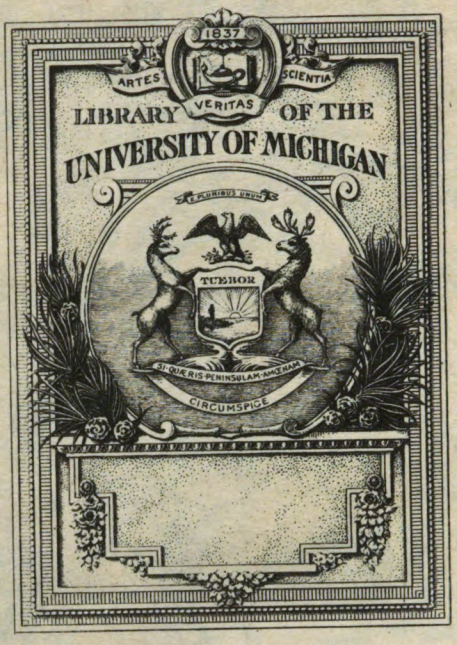
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,516,451

Digitized by Google


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

Digitized by Google

Digitized by Google

840.6
R46
L77
v. 8

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR MM. BALDENSPERGER ET HAZARD

TOME VIII

LES AMITIÉS AMÉRICAINES DE MADAME D'HOUDETOT

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR :

L'Exotisme américain dans la littérature française au XVI^e^ siècle, d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne. 1 vol. in-16. Paris, Hachette.

L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. 1 vol. in-16. Paris, Hachette.

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand. 1 vol. in-16. Paris, Hachette.

La Doctrine de l'américanisme. Des Puritains au président Wilson. 1 vol. in-16. Paris, Hachette.

Notes sur le voyage de Chateaubriand en Amérique. 1 vol. in-8°. University of California Press.

CHATEAUBRIAND. *Les Natchez,* livres I et II. 1 vol. in-8°. University of California Press.

SOUS PRESSE :

Volney et l'Amérique, d'après des documents nouveaux et sa correspondance inédite avec Jefferson. 1 vol. in-8°. Paris, les Presses universitaires de France; Baltimore, The Johns Hopkins Press.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Beaux vol. in-8° raisin.

Tome I. Gustave Cohen, chargé de cours à l'Université de Strasbourg. **Écrivains français en Hollande dans la première moitié du XVII^e siècle.** 756 p. avec 52 planches hors texte, d'après des documents et portraits inédits (*épuisé*).

Tomes II et III. Henri Girard, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. **Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps (1791-1871).** xlvi-578 p. et xii-128 p. (*épuisés*).

Tome IV. Alice M. Killen. **Le Roman « terrifiant » ou « Roman noir » de Walpole à Anne Radcliffe**, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. viii-272 p. . . . . 16 fr.

Tome V. Edmond Estève, professeur à l'Université de Nancy. **Études de littérature préromantique.** vi-228 p. . . . . 15 fr.

Tome VI. F. C. Roe, maître de conférences à l'Université de Birmingham. **Taine et l'Angleterre.** viii-210 p. . . . . 15 fr.

Tome VII. Bernard Fay. **L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII^e siècle. — Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis (1770-1800)** (*sous presse*).

Tome VIII. G. Chinard, professeur à Johns Hopkins University, à Baltimore. **Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot.**

Tomes IX et X. Jean Larat. **Étude sur les origines du romantisme français. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). — Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier.** 2 volumes ensemble . . . 35 fr.

Tome XI. H. Liebrecht. **Histoire du théâtre français en Belgique aux XVII^e et XVIII^e siècles.** In-4°, viii-388 p. avec 40 planches et 23 figures. . . . . 60 fr.

Tome XII. A. L. Sells. **Les sources françaises de Goldsmith.** viii-225 p.

Tome XIII. L. Ferrari. **Bibliographie des traductions italiennes du théâtre tragique français** (*sous presse*).

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Quelques-uns des documents que nous publions ici étaient déjà connus; d'autres étaient restés manuscrits; plusieurs avaient échappé aux recherches des historiens et même des catalogueurs ou portaient des attributions erronées. Il nous a semblé qu'il n'était pas inutile de les réunir, de les publier pour la première fois intégralement dans leur texte original, soit anglais, soit français, en y ajoutant les nouvelles pièces que nous avons eu la bonne fortune de découvrir.

Nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire l'emploi curieux des majuscules et la ponctuation déconcertante et éloignée de l'usage moderne dont on constate la présence tant dans les lettres de M^me^ d'Houdetot que dans celles de Jefferson. Par contre, pour l'orthographe et les accents, nous avons cru préférable de suivre les originaux. A cette époque de sa vie, l'écriture de la « bonne comtesse » était plus aristocratique que lisible. Dans une lettre qu'elle envoyait à son ami et protégé Saint-Jean de Crèvecœur pour son fils Ally, elle ajoutait : « Je n'ai pas mon secrétaire, vous la lui lirez si mon écriture lui paraît trop difficile

Digitized by Google

à déchiffrer »; en plus d'un endroit le secours de Crèvecœur nous aurait été le bienvenu. Dans le doute, nous avons pu en quelques cas attribuer à Mme d'Houdetot une orthographe plus correcte qu'elle ne l'avait en réalité; nous ne croyons pas lui avoir prêté des fautes dont elle ne serait pas coupable. Mme d'Houdetot elle-même avoue qu'elle ne pouvait pas écrire en anglais. Nous trouvons cependant plusieurs lettres en anglais dans sa correspondance; nous n'avons pu trouver quel était son traducteur.

Mes recherches ont été particulièrement facilitées pour Washington par M. Charles Moore, chef de la division des manuscrits à la Bibliothèque du Congrès, et par son assistant M. John C. Fitzpatrick, qui a publié le catalogue des manuscrits de Franklin conservés à la Bibliothèque du Congrès. Pour Philadelphie, je tiens à remercier tout particulièrement le docteur I. Minis Hays, de l'American Philosophical Society, à qui l'on doit un catalogue analytique des manuscrits de Franklin, instrument de travail des plus précieux. Nous désignerons par [*Ph. S.*] l'*American Philosophical Society of Philadelphia,* et par [*L. C.*] la Bibliothèque du Congrès, *Library of Congress.*

Digitized by Google

GILBERT CHINARD

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ JOHNS HOPKINS

LES AMITIÉS AMÉRICAINES DE MADAME D'HOUDETOT

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE INÉDITE

AVEC

BENJAMIN FRANKLIN ET THOMAS JEFFERSON

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e^)

1924

Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

Rom. Lang.
etc.
3-26-25

LES AMITIÉS AMÉRICAINES
DE MADAME D'HOUDETOT

I.

Madame d'Houdetot et l'Amérique.

Dès 1758, presque au lendemain de son roman d'amour avec Jean-Jacques, la comtesse d'Houdetot était allée habiter le petit village de Sannois, dans la vallée de Montmorency. Elle resta fidèle jusqu'à la fin de ses jours à cette retraite champêtre, y passant les mois d'été et y « conservant avec soin le souvenir de tout ce qui avait frappé son admiration et touché son cœur », comme elle le dit elle-même, admirant son jardin et son allée et trouvant à la campagne « le repos dont son corps et son âme » avaient besoin après les deuils qui la frappèrent.

Aux environs de 1780, âgée de cinquante ans, déjà grand'-mère, elle continuait à attirer autour d'elle par le charme de son esprit et plus encore de sa bonté exquise non seulement ses anciens fidèles, comme Saint-Lambert qu'elle allait voir souvent à Eaubonne, mais encore les étrangers de marque qui arrivaient à Paris. Sur ces dix années de sa vie qui s'écoulent entre cette date et la Révolution, les lettres que nous publions ici nous permettent d'ajouter quelques détails à ceux que nous avait déjà donnés M. Buffenoir (*la Comtesse d'Houdetot, une amie de J.-J. Rousseau*, Paris, 1901, et *la Comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis*, Paris, 1905). Nous y pourrons constater de quel enthousiasme fiévreux elle s'était éprise pour la Révolution américaine, qu'avec tant de Français d'alors elle considérait comme le commencement d'une ère nouvelle et radieuse. Elle ne peut trouver des expressions assez fortes pour exprimer sa ferveur pour le vénérable docteur Franklin,

Digitized by Google

en qui elle voit un sage comme l'antiquité même n'en a point produit; pour Jefferson, l'auteur de la Déclaration d'indépendance; pour le général Washington, à qui elle envoie « l'hommage éternel et la reconnaissance que tout ce qui honore l'humanité leur doit ». C'est un véritable culte qu'elle leur voue, et « dans cette solitude qui épure toutes les idées » elle n'hésite pas à placer Franklin au nombre de ses saints.

Nul doute qu'il ne faille faire la part de la sensibilité à la mode dans ces lettres remplies d'expressions si tendres et d'une émotion débordante. Il n'en reste pas moins que nous n'avons pas simplement affaire à une admiration irraisonnée et tout impulsive. Pour M^me^ d'Houdetot, l'Amérique est l'espoir de l'humanité et, du succès de la Révolution américaine, de l'adoption d'une constitution sage et empreinte de principes nouveaux, dépend plus que le sort de ceux que l'on appelait encore quelquefois les Anglo-Américains. Si elle ne pouvait prétendre à de hautes connaissances dans la science du gouvernement, elle était trop intelligente pour n'avoir point profité des discussions qu'elle avait entendues autour d'elle, pour ne pas se souvenir des discours de M. Turgot, dont une lettre inédite lui arrache des larmes; aussi l'annonce que la Constitution américaine a été ratifiée lui fait-elle entonner un chant de triomphe et profite-t-elle de l'occasion pour rappeler avec fierté qu'elle est « citoyenne » américaine, puisqu'une ville américaine lui a conféré le droit de cité. C'est très sincèrement qu'elle déclare, à la veille de la Révolution, que si elle pouvait recommencer sa vie, c'est en Suisse ou aux États-Unis qu'elle désirerait renaître. Elle se rend bien compte en effet, avant même ses amis américains, qui cherchent dès le début à établir un parallèle trop étroit entre la Révolution américaine et la Révolution française, que les conditions sont bien différentes en France; que les Américains n'avaient rien à détruire avant de construire le nouvel édifice; qu'ils n'avaient que peu ou point de grandes villes à la population fiévreuse, et les craintes qu'elle éprouvait la remplissaient de mélancolie, alors que ses correspondants moins clairvoyants cherchaient encore à se faire illusion. « Ses désirs pour le succès de la Révolution, écrivait en septembre 1790 Short, le secrétaire de Jefferson, sont si ardents qu'ils ressemblent à des craintes. Ses

Digitized by Google

alarmes sont une conséquence nécessaire de la bonté de son cœur et de la faiblesse de ses nerfs. » Elle n'avait que trop raison contre Short et contre Jefferson, et les événements ne devaient que trop justifier ses craintes. C'est là, si je ne me trompe, un aspect assez nouveau de cette femme aimable, et peut-être valait-il la peine de la faire connaître sous ce jour inattendu.

Pour Jefferson, moins âgé et moins vénérable, bien que moins léger de propos que le bon docteur Franklin, elle ne put jamais éprouver le même enthousiasme brûlant. Elle peut vanter en lui « un esprit sage et humain, un caractère digne de celui de Franklin et de Washington, un homme instruit, achevé et aimable », elle est bien forcée d'admettre que, malgré ses avances, elle ne l'a vu qu'assez rarement. Jefferson n'avait pu remplacer Franklin dans son cœur, ce cœur qui toujours voulut admirer et aimer, et sans doute l'auteur de la Déclaration d'indépendance préférait-il la société de l'aimable M^me^ de Corny à celle qu'il appelait sans galanterie, dans une lettre à Franklin, « the good old countess », la bonne vieille comtesse d'Houdetot. Bien que ses lettres à Jefferson soient plus rares, cette correspondance n'est pas dépourvue d'intérêt. C'est à lui qu'elle fait part de ses vues politiques, et de son côté Jefferson ne manque pas de la tenir au courant des dernières nouvelles, parfois confidentielles, dont sa position de ministre plénipotentiaire des États-Unis lui permettait d'être informé avant le grand public.

Mais, quelles que soient sa pénétration et son intelligente finesse, elle se montre bien encore, telle que nous la connaissions déjà, foncièrement et simplement bonne. Cette sensibilité, dont s'est moqué spirituellement d'ailleurs M. Smyth dans sa biographie de Franklin, n'était point toute de surface; elle correspondait à une bonté infatigable et agissante. Elle s'intéresse non seulement à Saint-Jean de Crèvecœur, mais adopte littéralement ses enfants, à qui elle témoigne une affection maternelle. Pour tirer de prison quelques pauvres matelots américains, pour en rapatrier d'autres, elle multiplie ses efforts, offrant même de payer de sa bourse, si besoin en est, leurs frais de route jusqu'à leur port d'embarquement. Pendant plusieurs années, elle se fit avec quelques-uns de ses

Digitized by Google

amis la protectrice des Américains en détresse, et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles la ville de New-Haven voulut honorer sa philanthropie en la nommant citoyenne de la ville.

Commencées aux environs de 1780, les relations épistolaires de Mme d'Houdetot avec ses amis américains devaient être interrompues par la Révolution. D'ailleurs Franklin était mort, Jefferson, devenu secrétaire d'État, était forcé d'observer une réserve officielle même dans sa correspondance privée, et cette réserve augmenta encore quand il devint président des États-Unis. Nous pourrons voir qu'il n'avait pas oublié sa vieille amie, qui d'ailleurs ne se laissait pas oublier. Jamais cependant, après cette date, il ne communiqua directement avec elle, et jamais elle ne reçut de lui ces « preuves de son souvenir » qui lui auraient été « une ressource bien douce »; mais, dans sa retraite de Sannois où elle passa les années les plus orageuses de la Révolution sans être inquiétée, elle pouvait encore penser à ses chers amis américains en contemplant l'acacia planté par le « vénérable docteur » Franklin à côté d'un petit monument consacré à Voltaire, et en regardant pousser ces arbres rares d'Amérique qu'elle avait demandé à M. de Jefferson de lui envoyer pour son parc et son allée préférée.

Digitized by Google

II.

Franklin en France.

Les relations d'amitié qui existèrent entre la comtesse d'Houdetot et Benjamin Franklin ont déjà été étudiées à plusieurs reprises et nous renverrons à l'occasion aux travaux de nos prédécesseurs. Le premier en date est le vieil éditeur des œuvres de Franklin, Jared Sparks, dans ses *Works of Benjamin Franklin, with notes and a life of the author*, Boston, 1847, 10 vol. Sur ce point, M. Albert Henry Smyth, dans son édition plus récente, *The writings of Benjamin Franklin, collected and edited with a life and an introduction*, New-York, 1906, 10 vol., n'a guère fait que reproduire les détails déjà donnés par Sparks. C'est également à Sparks que M. Hippolyte Buffenoir, dans ses deux ouvrages déjà cités, *la Comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis*, Paris, 1905, et *la Comtesse d'Houdetot, une amie de J.-J. Rousseau*, Paris, 1901, emprunte de nombreux renseignements. Nous avons eu, aussi, recours à l'étude consacrée par Robert de Crèvecœur à son ancêtre, *Saint-John de Crèvecœur, sa vie et ses ouvrages*, 1735-1813, Paris, 1883; au travail plus récent de Miss Julia Post Mitchell, *Saint-Jean de Crèvecœur*, Columbia University Press, New-York, 1916; enfin à l'ouvrage plus ancien, mais toujours précieux, de Edward E. Hale et Edward Everett Hale Jr., *Franklin in France*, Boston, 1887-1888, 2 vol.

Quand Benjamin Franklin arriva en France, dans l'hiver de 1776, comme représentant du comité secret de correspondance, pour solliciter aide et secours en faveur des colonies révoltées, il était loin d'être un inconnu. A deux reprises déjà il avait visité la France : la première fois en 1767, la seconde en 1769, et il y avait reçu un accueil des plus enthousiastes. Eut-il, dès ce moment, l'occasion d'être présenté à M^me^ d'Houdetot, c'est ce que nous n'avons pu déterminer, bien que la

Digitized by Google

chose semble assez probable. C'est surtout le camp des économistes qui, dès l'abord, l'avait adopté. Il rencontra Barbeu-Dubourg, Quesnay et Dupont de Nemours, le disciple de Turgot, pour qui le comte comme la comtesse d'Houdetot avaient la plus grande admiration. En l'absence de tout document précis, nous en sommes cependant réduits à des hypothèses.

Débarqué en France le 3 décembre 1776, Franklin arriva à Paris le 21; il devait y rester jusqu'en juillet 1785. Le premier document que nous possédions de ses relations avec M^me^ d'Houdetot n'est cependant que de 1781. Il a trait à une fête donnée à Sannois par M^me^ d'Houdetot en l'honneur de Franklin. Le récit en a été fait par M. H. Buffenoir d'après Jared Sparks. Il importe cependant de remarquer que M. Buffenoir donne comme date de la réception de Franklin à Sannois le 22 avril 1781, alors que la date donnée par Sparks comme par Smyth est le 12 avril de la même année. M. Buffenoir se rapporte sans doute à des vers de M^me^ d'Houdetot écrits en l'honneur de Franklin et qui portent la date du 22 (R. Crèvecœur, *Saint-John de Crèvecœur*, p. 347). La date adoptée par les historiens américains est d'autant moins probable que, le 12 avril 1781, Franklin était à Paris d'où il écrivait une longue lettre à William Carmichael. Les deux billets suivants, dont le second n'est point daté, fournissent probablement la clef de ce petit problème de chronologie. Le premier est une lettre d'invitation marquée simplement le « dimanche au soir », mais demandant à Franklin de vouloir bien choisir un jour « depuis dimanche jusqu'au jeudy 12 » et qui, par conséquent, a dû être envoyé le dimanche 1^er^ avril. Le second billet donnerait à penser que Franklin ne put pas accepter la date primitivement fixée.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Madame la comtesse d'Houdetot et toutte sa société sont très affligés de ne pas voir demain Monsieur Franklin. Madame d'Houdetot espère qu'il voudra bien l'en dédommager un autre jour et ne point oublier qu'il est attendu à Sanois pour une petite cérémonie à laquelle Madame la comtesse est fort attachée et que l'arbre qui doit estre placé dans son jardin ne prospérerait pas s'il n'était planté de sa main. Elle le prie donc de vouloir bien lui donner un

Digitized by Google

jour depuis dimanche jusqu'à jeudy douze et, s'il n'était pas libre de venir un de ces jours là, il voudra bien en choisir un autre, pourvû qu'il ne passe pas le douze, jour auquel on retourne le matin à la ville. Madame d'Houdetot envoyera sçavoir son jour après demain au matin. Elle offre mille et tendres complimens à Monsieur Franklin.

A Sanois, dimanche au soir [1er avril 1781].

*
* *

Le second est une simple note demandant à Franklin de bien vouloir fixer un nouveau jour et rappelant que Mme d'Houdetot devait quitter la campagne à une date qu'elle avait indiquée dans un billet précédent. Comme ce billet n'est point daté, il se peut qu'il se rapporte à une visite toute différente de Franklin à Sannois. Nous avons cependant cru pouvoir le placer ici.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Madame la comtesse d'Houdetot envoye sçavoir quel jour Monsieur Franklin a choisy pour venir à Sanois réparer celuy qu'elle a perdû lundy. Elle le prie instament de vouloir bien luy en donner un autre avant son départ dont elle luy a dit le jour dans son dernier billet. Celuy qui conviendra le mieux à Monsieur Franklin sera aussi celuy qui luy sera le plus agréable.

A Sanois, mardy matin [10 avril 1781 ?].

C'est donc fort probablement le 21 et non le 12 avril que Franklin se rendit à Sannois. Quand la voiture qui l'amenait arriva près du château, les hôtes distingués qui s'étaient rassemblés pour faire honneur au sage Américain se portèrent à pied à sa rencontre. Quand il descendit de voiture la comtesse elle-même récita les vers suivants :

Ame du héros et du sage,
O Liberté, premier bienfait des dieux,
Hélas ! c'est de trop loin que nous t'offrons des vœux.
Ce n'est qu'en soupirant que nous rendons hommage
Au mortel qui forma des citoyens heureux.

La compagnie se dirigea ensuite vers le château où le déjeuner était servi. Quand le moment des toasts fut arrivé les con-

Digitized by Google

vives entonnèrent un couplet qui devait être répété plusieurs fois au cours de la journée :

De Benjamin célébrons la mémoire,
Chantons le bien qu'il a fait aux mortels ;
En Amérique il aura des autels,
Et dans Sanoy nous buvons à sa gloire.

La maîtresse de la maison elle-même porta ensuite la santé du bon docteur en chantant le quatrain suivant :

Il rend ses droits à l'humaine nature,
Pour l'affranchir il voulut l'éclairer,
Et la vertu pour se faire adorer
De Benjamin emprunta la figure.

Cinq autres toasts furent ensuite portés par le vicomte et la vicomtesse d'Houdetot, par M^me^ de Pernan, par le comte de Tressan et par le comte d'Apché. Après quoi la compagnie, sous la conduite de M^me^ d'Houdetot et de Franklin, se dirigea vers le jardin, où le jardinier lui présenta un acacia de Virginie que le vertueux docteur planta de ses mains, tandis que la comtesse récitait les vers suivants qui furent ensuite gravés sur une tablette de marbre érigée près de l'arbre :

Arbre sacré, durable monument
Du séjour qu'en ces lieux a daigné faire un sage,
De ces jardins devenu l'ornement,
Recevez-y le juste hommage
De nos vœux et de notre encens,
Et puissiez-vous dans tous les âges,
A jamais respecté du temps,
Vivre autant que son nom, ses lois et ses ouvrages.

En retournant vers le château, ils rencontrèrent un orchestre de musiciens qui accompagna un nouveau chant répété par tous les assistants :

Que cet arbre planté de sa main bienfaisante,
Élevant sa tige naissante
Au-dessus du stérile ormeau,
Par sa fleur odoriférante
Parfume l'air de ce hameau.

Digitized by Google

La foudre ne pourra l'atteindre,
Elle respectera son faîte et ses rameaux;
Franklin nous enseigna par ses heureux travaux
A la diriger ou à l'éteindre,
Tandis qu'il détruisait des maux
Pour la terre encore plus à plaindre.

Quand, le soir venu, Franklin se disposa à repartir pour Passy, il fut escorté jusqu'à sa voiture et c'est par une dernière effusion poétique que la comtesse prit congé de lui :

Législateur d'un monde, et bienfaiteur des deux,
L'homme dans tous les temps te devra ses hommages;
Et je m'acquitte dans ces lieux
De la dette de tous les âges.

Ces vers ne valent que ce que valent des vers de circonstances et nous ne les avons cités qu'à titre de documents. C'est une de ces fêtes familiales et philosophiques qui auraient attendri le cœur de Jean-Jacques et dont il avait comme tracé le plan à l'avance dans le *Discours sur l'inégalité*. N'était-ce pas d'ailleurs pour rendre une sorte d'hommage à Rousseau que l'arbre choisi pour être planté de la main de Franklin était un acacia de Virginie. Qui pourrait, en songeant à l'acacia de Sannois, ne pas reporter sa pensée vers l'acacia d'Eaubonne immortalisé par Jean-Jacques?

Les vers récités à Sannois ne furent pas les seuls composés à cette occasion. Franklin a conservé dans ses papiers un poème anonyme qui contient ce détail intéressant et inédit à ma connaissance que l'acacia avait été planté près d'un petit monument élevé à M. de Voltaire.

[Ph. S., inédit.]

Réponse à M. le comte de Tressan, qui m'avait envoyé des couplets faits par luy pour M. Franklin dans une feste que luy donnait M^me^ la comtesse d'Houdetot, et où il a planté un acacia aux environs d'un monument à l'honneur de M. de Voltaire.

Anacréon respire encore
Mais au lieu de chanter Bathyle
Anacréon chante Nestor
Et ce n'est pas celuy de Pyle.

Digitized by Google

Ce Nestor, jadis trop vanté
Des Grecs, attisoit la furie;
Le Nestor de Pensilvanie,
Plus ami de l'humanité,
Ne demande pour sa Patrie
Que la paix et la liberté.

Sa sublime philosophie
Dès longtemps illustrait son nom;
Le Buffon de Philadelphie
En est devenu le Solon.
Dans les cieux comme sur la terre,
Cherchant le salut des humains,
Il dicta des loix au tonnerre,
Il en dicte à ses cytoyens.
Tout homme lui doit un hommage.
Heureux qui s'en est acquitté!
Que dans ce bosquet enchanté
Où d'Houdetot reçut ce sage
Des deux mondes si respecté,

Cet arbre qu'il a transporté
D'un climat autrefois sauvage,
Et que sa main libre a planté,
De notre respect soit le gage
Aux yeux de la postérité.
Qu'il répande un jour son ombrage
Sur le monument révéré
Que les grâces ont consacré
Dans le sein du même bocage
A cet autre Dieu de notre âge
Qui ne peut être trop pleuré.

C'est à ces vieillards plus augustes
Que les empereurs et les rois
Que sont dûs des honneurs si justes.
Et la gloire en a plus de droits,
Dans ce siècle heureux où nous sommes,
En osant éclairer les hommes
Qu'en les domptant par des exploits.

*
* *

Mme d'Houdetot eut bientôt après l'occasion d'user de l'influence qu'elle exerçait sur son vénérable ami en faveur d'un

Digitized by Google

de ses protégés. Il s'agissait d'un jeune Normand encore inconnu qui, après avoir passé vingt-cinq années au Canada et dans les colonies anglaises, venait de retourner sous le toit paternel. Après avoir joui d'une réelle célébrité en son temps, il est tombé dans un oubli immérité d'où il n'est sorti qu'assez récemment, grâce à plusieurs travaux publiés soit en France, soit en Amérique. C'est pourtant une figure bien curieuse d'aventurier et de colon philosophe que celle de Saint-John ou Saint-Jean de Crèvecœur, auteur des *Lettres d'un fermier de Pensylvanie*, consul à New-York, citoyen américain, qui hésite entre la terre natale et sa patrie d'adoption et vient enfin mourir définitivement en France en 1813, l'année même de la mort de M^me^ d'Houdetot qui l'avait si constamment protégé et encouragé.

Son nom patronymique était Jean de Crèvecœur, il était fils de Guillaume-Jean de Crèvecœur et de Marie-Anne-Thérèse Blouet; il était né à Caen le 30 janvier 1795 et avait été baptisé sous le nom de Michel-Guillaume. Pour le détail de sa vie, nous renvoyons à l'ouvrage précieux que lui a consacré un de ses descendants. Rappelons cependant brièvement les épisodes principaux de son existence avant sa rencontre avec M^me^ d'Houdetot et Franklin. A l'âge de vingt ans, en 1754 ou 1755, il avait quitté la France et était passé au Canada. Il collabora, semble-t-il, à la levée des grandes cartes du pays, prit part en 1757 à l'attaque de Fort-George par Montcalm et, après la défaite des troupes françaises du Canada, il passa dans les colonies anglaises et s'établit comme colon ou fermier dans le comté d'Orange, près d'Albany. Il épousa le 20 septembre 1769 une jeune fille du pays, Mehetable Tippet, dont il eut trois enfants : America-Frances (14 décembre 1770), à qui il donna ces prénoms étranges comme hommage à ses deux patries, Guillaume-Alexandre (5 août 1772), et Philippe-Louis (22 octobre 1774). Dès les premiers jours de l'insurrection américaine, à moitié ruiné par les déprédations des sauvages à la solde de l'Angleterre, il songe à rentrer en France. Il part avec un sauf-conduit de Washington et un autre du général anglais Clinton, ce qui ne l'empêche pas d'être emprisonné comme suspect dès son arrivée à New-York. Après un an de détention, il s'embarque pour l'Angleterre avec son fils

Digitized by Google

Alexandre, fait naufrage sur les côtes d'Irlande et arrive enfin le 2 août 1781 à Caen, où il retrouve son vieux père. M. de Crèvecœur ne perdit pas un instant pour écrire à M. d'Houdetot avec qui il était fort lié, les d'Houdetot possédant une terre non loin de Caen. Ils devaient d'ailleurs connaître l'existence de Michel-Guillaume-Jean de Crèvecœur, puisque pendant son séjour au Canada il avait été fortement recommandé par le marquis d'Houdetot, frère aîné du comte. Sur les conseils de M^me^ d'Houdetot, il écrivit immédiatement au docteur Franklin qui lui répondit bientôt par le billet suivant :

Franklin à M. Saint-John. [L. C.]

Passy, Sept. 21, 1781.

Sir,

I should have answered your letter of the 7th but that it happen'd to be mislaid. Inclos'd I send the letter you desire for G^or^ Hancock. I have now no acquaintance left in New York government, but its Delegates to Congress, to whom you mention being already known.

M^me^ la comtesse d'Houdetot had warmly recommended to me a M. Crevecœur who had been long in America. Please informe me if you are the same person[1].

L'étonnement de Franklin se comprend et s'explique facilement par la lettre que lui adressa Crèvecœur, en réponse, pour lui affirmer qu'il était la même personne qui avait été recommandée par M^me^ d'Houdetot. Il apparaît, en effet, qu'il avait signé sa requête à Franklin du nom de Saint-John qu'il avait adopté en Amérique. On croira cependant difficilement qu'au cours de ses aventures outre-mer il avait oublié le nom de sa famille au point de ne pas même pouvoir imaginer qu'il n'avait jamais eu d'autre nom que celui de Saint-Jean ou Saint-John. La chose est d'autant plus improbable que son acte de mariage, comme les actes de naissance de ses enfants, rédigé par M. Tétard, ci-devant pasteur de l'Église française réformée de Charles-Town, le mentionne sous le nom de Michel-Guillaume Saint-Jean de Crèvecœur, communément appelé M. Saint-John. Ni M. Robert de Crèvecœur ni Miss Julia Post

1. Smyth, VIII, 307.

Digitized by Google

Mitchell, qui cite en partie la réponse de Crèvecœur, ne semblent avoir remarqué ce que cette explication avait de bizarre et de peu satisfaisant. Nous ajoutons au premier paragraphe déjà publié par Miss Mitchell la partie encore inédite qui concerne M^me^ d'Houdetot et les rapports de Crèvecœur avec le marquis de Turgot.

Saint-Jean de Crèvecœur à Franklin. [Ph. S.]

Sir,

Yes Sir I am the same person whom M^me^ la comtesse de Houdetot has been so kind as to mention to you, — the reason of this mistake proceeds from the singularity of ye french customs, which renders their names allmost arbitrary, & often leads them to forget their family ones; it is in consequence of this that there are more alias dictums in this than in any other country in Europe. The name of our family is St. Jean, in English St. John, a name as antient as the conquest of England by William the Bastard.

I am so great a stranger to the manners of this tho' my native contry having quitted it very young that I never dreamt I had any other than the old family name. I was greatly astonished when at my late return, I saw myself under the necessity of being called by that of Crevecœur. — Excuse this tedious explanation, which I hope you will not think improper, as I have run the risk of remaining unknown to you, or of loosing the good effects which were intended by madame la comtesse de Houdetot in mentioning me to you. — I dont mean to be troublesome, very far from it, I am much more ambitious of ye honor of your esteem than of any thing else; I flatter myself with being able to cultivate that of your acquaintance this winter being invited to spend (deux mots illisibles) the marquis de Turgot's house, brother to ye late Comptroller general...

Caen, septembre 26, 1781[1].

* * *

La comtesse d'Houdetot, dont le protégé devait encore prononcer le nom à l'anglaise, comme l'indique l'orthographe *de Houdetot* qu'il emploie, orthographe d'ailleurs conforme au vieil usage de la famille, écrivit elle-même à Franklin une lettre publiée ici pour la première fois intégralement.

1. Publié en partie par Miss Mitchell, p. 65.

Digitized by Google

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Celuy qui s'est recommandé de ma part auprès de vous, mon cher docteur, sous le nom de Saint Jean, est le même que celuy dont j'ay eû l'honneur de vous parler sous le nom de Crèvecœur que porte son père, dont je suis l'amie depuis plus de vingt cinq ans. Comme le fils n'habitait pas ce païs cy, je n'ay de luy aucune connaissance personnelle, mais j'en ay toujours ouï dire du bien à son père, et c'est à cause de luy, mon cher docteur, que je réclâme des bontés pour son fils. Je scay qu'il est très attaché aux États-Unis et qu'il a éprouvé plus que personne les calamités attachées à la guerre présente. Je vous demande donc, mon cher docteur, de faire pour luy ce que vos circonstances pourront vous permettre. J'ay été incommodée depuis quelques jours et n'ay pu répondre plutôt à votre lettre. J'espère, mon cher docteur, que l'hivert me mettra à portée de vous revoir; conservez moy, en attendant, quelque part dans votre souvenir et soyez bien persuadé de tous les sentimens d'attachement, d'estime et de vénération avec lesquels j'ay l'honneur d'estre, mon cher docteur, votre très humble et très obéissante servante.

La C^tsse^ d'Houdetot.

A Sanois, le 20 octobre 1781[1].

*
* *

Le début de l'année 1782 fut attristé pour M^me^ d'Houdetot par la mort de son frère, Denis-Joseph de Lalive d'Épinay, mari de la célèbre M^me^ d'Épinay. C'est sans doute à cette date qu'il faut placer le billet suivant, par lequel elle s'excuse de ne pouvoir donner la séance habituelle de musique qui lui permettait de réunir ses amis à Paris. La lettre datée, qui suit immédiatement, fait part à Franklin de la mort de M. d'Épinay.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Madame la comtesse d'Houdetot fait mille tendres amitiés à Monsieur Franklin. Elle le prévient, ainsy que Monsieur son fils, qu'elle n'aura point de musique aujourdhuy chez elle à cause de la maladie de Monsieur son frère, auprès duquel elle passera l'après midy. Elle

1. Publié en partie par Miss Mitchell, p. 65.

Digitized by Google

ira chercher Monsieur Franklin le plutot qu'il luy sera possible et regrette fort d'estre privée aujourdhuy du plaisir de le voir.

A Paris, vendredy matin [1782].

M^me^ d'Houdetot prie M. Franklin de luy faire dire s'il a reçu ce billet.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

La longueur de la maladie de mon frère et la perte que j'en ay faitte m'ont empeschée, mon cher docteur, de suivre le projet que j'avais fais d'aller vous chercher. J'envoye sçavoir sy vous voulés me recevoir demain jeudy sur les onze heures du matin et me donner du thé et des tartinnes; sy le jour vous convenait pas, je vous prierais de m'indiquer une autre matinée d'icy au vingt pour avoir le plaisir de vous voir. J'auray l'honneur de vous présenter aussy un Amériquain que j'ay déjà eu celuy de vous recommander et pour qui vous avez eû des bontés dont nous désirons l'un et l'autre vous remercier. Vous connaissés, mon cher docteur, mes sentimens d'attachement et de vénération.

La C^tsse^ D'HOUDETOT.

A Paris, mercredy 13 mars 1782.

Franklin ne se rendit probablement pas à cette invitation, puisque nous savons, par une lettre du 10 août que nous donnons plus loin, qu'à cette date Crèvecœur n'avait pas encore rencontré le représentant des États-Unis.

*
* *

La tristesse que lui causa la mort de son frère n'empêchait cependant pas la bonne comtesse de continuer à jouer le rôle de protectrice attitrée des citoyens américains dans une situation difficile qu'elle s'était bénévolement attribuée. Si Crèvecœur s'était d'abord adressé à elle pour avoir accès près de Franklin, c'était non seulement pour solliciter l'appui du représentant des États-Unis, mais c'était aussi pour obtenir sa protection en faveur de cinq marins américains qui s'étaient réfugiés à Caen, après s'être échappés d'une prison anglaise. (On trouvera des détails très complets sur cet épisode dans le livre de Miss Mitchell, p. 58 et suiv.). Cette fois, il s'agit d'un autre

Digitized by Google

groupe de prisonniers, puisque au lieu des cinq matelots de Newbury mentionnés dans le premier cas, Mme d'Houdetot ne parle plus que de trois, et que tous trois sont de Virginie. Il m'a été impossible de trouver aucune trace de cette affaire dans les papiers de Franklin.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Monsieur le duc d'Harcourt vient de me faire dire, mon cher docteur, que Monsieur de Castries luy mande qu'il n'attend que votre consentement pour donner la liberté sur parole aux prisonniers détenus au château de Saint Malo, dont M. de Saint Jean et moy nous avons eû l'honneur de vous parler. Ayez donc la bonté, mon cher docteur, de vouloir bien où m'envoyer le consentement par écrit pour que je l'envoye à Monsieur le duc d'Harcourt où de le faire passer sur le champ vous-même à Monsieur de Castrie, affin de perdre le moins de tems possible pour soulager des malheureux malades blessés et détenus depuis longtems, à la liberté desquels vous m'avés assuré n'avoir aucune raison de vous oposer. Recevés, mon cher docteur, mes excuses et mes plus tendres sentimens.

La Ctsse d'Houdetot.

Paris, le 9 avril 1782.

Les noms des trois prisonniers sont : M. Reverend Agnew, Fair Agnew, son fils, M. Parker Marchand, tous trois de Virginie.

*
* *

Crèvecœur était arrivé à Paris vers la fin de 1781. Il profita d'abord de l'hospitalité que lui avait offerte le marquis de Turgot, frère du contrôleur général. Ce n'est que plusieurs mois après qu'il alla s'établir chez Mme d'Houdetot. Au mois d'août 1782, il n'avait pas encore rencontré Franklin, aussi sa protectrice crut-elle devoir écrire à nouveau une véritable lettre d'introduction en faveur de son « Américain ».

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

On m'avait donné ce printems, mon cher docteur, l'espérance de vous voir un jour à Sanois, dans le lieu où je conserve du moins le souvenir des momens que vous avez bien voulu y passer et où je cultive toujours avec un tendre intérest les monuments que vous y avez laissé de votre passage. Les pertes que j'ai faites et les circons-

Digitized by Google

tances où je me suis trouvée ne m'ont pas permis d'aller cette année vous dire chez vous même mon empressement de vous revoir chez moy et de cultiver les sentimens dont vous m'aviez flattée. M'est-il permis, mon cher docteur, de les réclamer à l'occasion d'un Américain qui vient d'arriver et qui doit vous estre présenté et recommandé déjà; il est Français d'origine, mais établi depuis longtems dans votre pays sous la protection de vos loix, auquel il est fidèle. Il est venû icy voir sa famille après avoir perdu la plus grande partie de son bien par la guerre présente, il s'appelle Crèvecœur et il est le fils d'un amy de plus de vingt ans de mon mary et de moy. Je vous demande pour luy toutte la bonté et la protection qui seroit en votre pouvoir et que les circonstances pourront permettre. Je ne puis rien ajouter, mon cher docteur, aux sentimens d'attachement et de vénération que vous m'avez inspirés que le regret de ne pouvoir autant que je le voudrais vous en renouveller l'assurance. C'est avec ces sentimens, mon cher docteur, que je es l'honeur d'estre pour toutte ma vie votre très humble et tres obéissante servante.

Le 10 aoust 1782.

Voulez vous bien adresser votre réponse rüe Saint Honoré, près la place de Vendome.

*
* *

Au mois de novembre de la même année, elle attira l'attention de Franklin sur un ouvrage de Crèvecœur « sur les troubles et les désastres de l'Amérique ». Il ne peut s'agir que des fameuses « *Letters from an American farmer* », qui avaient paru à Londres au début de 1782, et c'est sans doute à la douzième et dernière lettre, qui avait pour titre « Malheurs de l'homme des frontières », que M^me^ d'Houdetot faisait allusion.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Madame la comtesse d'Houdetot, qui a l'honneur d'offrir mille tendres complimens à Monsieur Franklin, le prie de vouloir bien faire passer sûrement ce paquet en Amérique. Il appartient à Monsieur de Saint Jean de Crèvecœur, à qui il a déjà bien voulû rendre ce service à sa considération. Ce Monsieur de Saint Jean est aussy en peine de sçavoir sy Monsieur Franklin a reçu et agréés un livre qu'il a eû l'honneur de luy envoyer sur les troubles et les désastres

Digitized by Google

de l'Amérique. Madame d'Houdetot espère que la santé de Monsieur Franklin est bonne, elle le prie d'agréer l'assurance de son tendre attachement.

L'adresse de Monsieur de Crèvecœur de S[t] Jean est chez Mr. de Lîle, lieutenant général du baillage à Caen.

A Sanois, le 18 novembre 1782.

* * *

On sait que les négociations de paix entre les commissaires américains et le gouvernement anglais avaient commencé dès avril 1782. Un traité provisoire fut signé à Paris le 30 novembre 1782; la cessation des hostilités fut déclarée le 20 janvier 1783. La nouvelle en avait sans doute couru avant à Paris, et c'est pour féliciter Franklin de l'heureuse paix qui va couronner ses efforts que M[me] d'Houdetot lui écrit dès le 17 janvier.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

J'ay été bien affligée de voir hier à ma porte le nom de mon cher et respectable docteur. Je le prie d'estre persuadé de mon regret et du désir que j'ay depuis longtems de le voir et de le féliciter de l'heureuse paix qui va couronner sy heureusement et sy glorieusement ses vœux et ses travaux. Puisqu'il vient quelque fois à Paris, je puis me flatter de l'espérance de l'y voir et luy propose de venir entendre de la musique chez moy avec Monsieur son fils le jeudy trente de ce mois, depuis un peu avant huit heures jusqu'à dix; je sçay qu'il a du goust pour ce genre d'amusement et je ne puis me consoller de ne m'estre pas trouvée chez moy hier, où je l'aurais retenu à ma musique que a lieu tous les quinze jours. Je voudrais bien sçavoir l'heure et le moment où je pourrais trouver chez luy mon cher docteur et luy porter mes hommages et mes plus tendres sentimens.

La C[tsse] d'Houdetot.

Paris, le 17 janvier 1783.

* * *

Madame la comtesse d'Houdetot se conformera aux intentions de Monsieur Franklin, avec le regret de le voir huit jours plus tard. Elle espère qu'il n'a point oublié qu'il lui a promis de luy faire l'honneur de venir entendre de la musique chez elle de jeudy prochain en huit, treize de ce mois. Elle aura soin de prévenir Monsieur de

Digitized by Google

Saint Lambert pour le mercredy douze. Elle prie Monsieur Franklin de vouloir bien agréer ses plus tendres complimens.

Mardy 4 février 1783.

*
* *

C'est M^me^ d'Houdetot qui avait présenté Saint-Jean de Crèvecœur au maréchal de Castries, alors ministre de la Marine. Le maréchal chargea Crèvecœur de lui préparer un rapport sur la situation économique des États-Unis. D'après la lettre que nous publions ci-dessous, il apparaîtrait que Crèvecœur eut besoin pour se documenter de consulter Franklin et qu'une fois de plus M^me^ d'Houdetot s'entremit en sa faveur. Le rapport de Crèvecœur fut tellement apprécié que le maréchal promit de le mettre en tête de la liste des nouveaux consuls. Sa nomination au consulat de New-York fut signée le 22 juin 1783.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Monsieur de Crèvecœur est fort peiné, mon cher docteur, d'une réponse qu'il attend de vous au sujet de l'affaire dont il vous a parlé chez vous dernièrement. Comme il est chargé d'en rendre compte à Monsieur de Castries, il est important qu'il reçoive cette réponse, et il a crû que je pouvais contribuer à l'accellerer. L'estime que je fais de sa personne et l'extrême intérest que je prend à luy ne m'ont pas permis de le refuser, sentant très bien l'embarras où le deffaut de réponse le mettrait avec Monsieur de Castries avec qui il a rendez vous vendredy tant pour cette affaire que pour d'autres qui luy sont particulières. J'espère toujours, mon cher docteur, avoir le plaisir de vous voir jeudy à huit heures. Vous sçavés combien je mets de prix à ce rendez vous. Voulés vous bien m'envoyer par le commissionaire le manchon que j'ay laissé chez vous.

Mercredy 2 avril 1783.

*
* *

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Vous m'avés promis, mon cher et vénérable docteur, une petite visite pour Sanois. Voicy le moment de vous en rapeller le souvenir; notre allée et mon jardin sont dans toutte leur beauté et touttes

Digitized by Google

nos fleurs vous appellent. S'il vous convenait de venir vendredy, samedy, dimanche ou tel autre jour de la semaine, souvenés vous que vous m'avés promis d'estre tout à fait mon hôte et d'habiter sous mon toît. Vous n'en trouverés pas où l'on ne se fasse un plus grand plaisir de vous y voir; ce sera un monument de plus qui embellira et honnorera ma petite retraite champestre, où je conserve avec soin le souvenir de tout ce qui a attiré mon admiration et touché mon cœur. Combien, mon cher docteur, avés vous droit à ces titres là! Vous ferés votre réponse à mon frère, qui vous verra mardy. J'espère qu'elle sera favorable et que Monsieur votre petit fils vous suivra. Je le prie d'agréer mon invitation et mes complimens. Agréés, mon cher docteur, l'assurance de mon tendre attachement.

La C^tsse^ D'HOUDETOT.

A Sanois, le 8 juin 1783.

Si mon frère n'avait pas l'honneur de vous remettre luy-même cette lettre, je vous prirais d'envoyer votre réponse chez moy à Paris le plutôt possible, et s'il se peut jeudy matin.

*
* *

En juillet 1783, M^me^ d'Houdetot reçut de Franklin un présent qui la toucha vivement et qu'elle qualifie dans sa réponse au vénérable docteur de « monument du bonheur de sa patrie et du succès de ses travaux ». On peut deviner aisément la nature de ce présent, si l'on se souvient que le 24 mars 1783 Franklin avait demandé à Vergennes l'autorisation de faire publier en français une traduction des *Constitutions des États-Unis d'Amérique*. Le 10 juin, Franklin recevait de l'imprimeur Pierres le premier exemplaire des *Constitutions* et lui demandait de faire relier cinquante exemplaires de l'édition en veau, cinquante avec demi-reliure et six exemplaires de l'édition in-quarto, en marocain. Le 24 juillet, il envoyait à Vergennes un exemplaire des *Constitutions des États-Unis d'Amérique*, en même temps que les exemplaires destinés au roi et à la famille royale (voir Smyth, IX, p. 27, 47, 72). Si notre supposition est exacte, M^me^ d'Houdetot aurait donc reçu l'exemplaire qui lui était destiné avant le ministre des Affaires étrangères et avant le roi lui-même.

Digitized by Google

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

J'ay reçu avec joye et sensibilité le présent qu'a bien voulu me faire Monsieur Franklin. Il me sera cher par son objet et par la main qui me le donne. C'est un monument du bonheur de sa patrie et du succès de ses travaux. Si le ciel ne nous a point faittes pour conduire des États, il m'a donné au moins une âme bien sensible pour ceux qui ont éclairé les nations et les ont dirigées vers leur véritable bonheur : la paix et la liberté. C'est à ces titres que j'offre mes hommages et mes remercimens à Monsieur Franklin. Il m'est bien doux d'y ajouter : à mon respectable amy. Quand verrai je renouveller les momens heureux qu'il m'a donnés à Sanois? J'attends que l'automne luy ait rendu quelque parure et quelque fraîcheur pour faire ressouvenir Messieurs Franklin qu'ils m'ont promis d'y revenir, et je vais moy même m'en éloigner pour quelque tems.

La comtesse D'HOUDETOT.

Sanois, le 25 juillet 1783.

* * *

La même année, la comtesse eut l'occasion de s'adresser de nouveau à Franklin pour lui demander de l'aider à tirer d'embarras un malheureux matelot. Il s'agissait cette fois d'un Irlandais qui, après avoir pris du service sur un navire américain, avait été fait prisonnier par les Anglais. S'étant échappé, il débarqua au Havre et, n'ayant ni passeport ni argent et ne sachant pas un mot de français, il avait été arrêté et envoyé à Caen. Un compatriote de Crèvecœur, Le Fèvre des Mars, qui était en même temps ami de M^me^ d'Houdetot et son voisin de campagne, intéressa d'abord Crèvecœur, puis la comtesse, à la cause du malheureux Irlandais, et celle-ci adressa un appel chaleureux à Franklin[1].

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

J'implore, mon cher docteur, votre protection pour un malheureux matelot attaché au service d'un bâtiment américain et que des circonstances malheureuse et la difficulté de s'expliquer font retenir

1. Pour plus de détails sur cette affaire, on pourra consulter le livre de Miss Mitchell, p. 62.

Digitized by Google

injustement dans une prison cruelle. Je gémis pour mon pays qu'il soit possible qu'il y ait des malheureux de ce genre, mais enfin sauvons celuy cy si nous le pouvons. C'est l'honeste Saint Jean de Crèvecœur, mon Amériquain, qui me l'a adressé avec une lettre très pathétique et les informations que j'ay l'honneur de vous envoyer. Il s'agit de luy procurer la liberté et les moyens de retourner à l'Orient, où il pourra s'embarquer. Il faut pour cela que vous ayez la bonté d'écrire un mot à l'intendant à Caen pour réclamer cet homme, et, quand aux frais pour le mettre en état de retourner à l'Orient où il trouvera des ressources, s'il n'y a pas de fonds destinés à cela par vos compatriotes notre charité y supléera. Je n'ay point oublié ce que les dames anglaises ont fait pour les matelots français et je seray de plus fort aise de rendre à ma chère Amérique un homme qui est, dit on, encore en état de la servir. D'ailleurs, la somme n'est pas forte et ne monterait qu'à dix écus. Il faudrait que vous eussiez la bonté de m'envoyer votre lettre pour l'intendant de Caen, lieu de la détention de cet homme. Je me charge de l'envoyer et d'en avoir réponse. Je vois avec plaisir s'aprocher, mon cher docteur, le tems de la petite course que vous m'avés fait espérer à Sanois, où je retourne enfin le vingt deux de ce mois. Si vous pouvés y venir avec Monsieur votre petit fils dans l'espace du vingt quatre au trente, il fait encore un assés beau tems pour que la campagne vous offre quelques agrémens, et vous sçavés, mon cher docteur, combien votre présence me rend heureuse. Recevés les assurances de ma tendre vénération et de mon immuable attachement.

La comtesse d'Houdetot.

Le 6 septembre 1783.

Je vous prie d'envoyer votre réponse chez moy à Paris.

*
* *

Comme un mois après elle n'avait pas encore reçu de réponse de Franklin, elle lui adressa un nouveau billet pour lui rappeler l'affaire de son protégé et l'inviter en même temps à venir passer quelques jours à Sannois.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Je crains que mon cher et vénérable docteur n'ait pas reçu ma lettre, que j'ay eû l'honneur de lui adresser il y a quelque tems au sujet d'un matelot américain pour lequel je luy demandais sa protection, avec des papiers relatifs à cette affaire. Je luy rapelle aussi

Digitized by Google

la promesse qu'il m'avait faitte de me venir voir encore une fois cet automne; je le suplie d'en choisir les jours s'il me conserve sa bonne volonté. Madame Iss m'a assurée qu'il était instruit de la perte que j'ay faitte. J'ay autour de moy quelques amis et la présence de mon aimable et vénérable docteur et celle de son petit fils serait une consolation de plus pour moy.

La comtesse D'HOUDETOT.

A Sanois, le 6 octobre 1783.

*
* *

La lettre que lui adressa Franklin en réponse n'a pas été conservée dans les manuscrits que j'ai pu consulter. Peut-être la retrouverait-on dans les papiers encore inédits de Mme d'Houdetot. Il semble bien cependant qu'elle obtint satisfaction et que Franklin fit les démarches nécessaires pour que le malheureux fût relâché, puisque quelques jours après elle lui écrivait pour le remercier.

[Ph. S.]

J'aprend avec bien du chagrin que mon respectable amy a été malade et il est plus triste encore d'estre privée de le voir pour une si fascheuse raison. Je le remercie de la lettre qu'il m'a envoyée pour le malheureux matelot. Il a dû voir par les papiers que j'avais envoyés qu'on avait pris touttes les précautions possibles pour n'estre pas trompés sur l'objet de votre commisération. J'ay demandé qu'on les renouvellât encore, et ce ne sera qu'après s'estre assuré qu'on s'employe en effet pour un objet qui le mérite, qu'on fera usage de la lettre de mon respectable amy. Je suis attachée encore à ma campagne jusqu'au mois de décembre par le besoin qu'en ont mon corps et mon âme après la perte que j'ay faitte. Je prie mon respectable amy de recevoir les tendres assurances de tous mes sentimens pour luy. Oserai je le suplier de vouloir bien m'informer du succès des remèdes qu'il fait.

La Cisse D'HOUDETOT.

A Sanois, le 14 octobre 1783.

*
* *

A plusieurs reprises, pendant son séjour à Paris, Franklin eut à souffrir de la « longue et cruelle maladie » qui, finalement, devait causer sa mort et qui n'était autre que la pierre. C'est

Digitized by Google

alors au petit-fils de Franklin, William Temple Franklin, que s'adresse Mme d'Houdetot pour avoir des nouvelles de son vieil ami.

La comtesse d'Houdetot à W. T. Franklin. [Ph. S.]

Je suis de retour de la campagne depuis peu de jours et j'apprends que mon cher et respectable amy est menacé d'une maladie cruelle et douloureuse. Je vous suplie, Monsieur, de m'en faire donner des nouvelles et de me faire dire s'il m'est possible de le voir et dans quel moment. Mon intérest pour le bien de l'humanité et mon tendre attachement et ma vénération particulière pour Monsieur votre père me donnent égallement le besoin d'estre informée de son état et m'y font prendre la part la plus sensible. Veuillés, Monsieur, estre auprès de luy l'interprète de mes sentimens et me permettre de vous renouveller l'assurance des vœux que je vous ay voués.

La Ctsse d'Houdetot.

Paris, le 14 décembre 1783.

* * *

L'année suivante et sans doute à cause de ses connaissances en électricité, Franklin fut nommé membre de la commisson d'enquête chargée de présenter un rapport sur les guérisons opérées par Mesmer et ses disciples par le magnétisme. Les autres membres de la commission étaient Majault, Le Roy, Sallin, Bailly, d'Arcet, le docteur Guillotin et Lavoisier. C'est le nom de Franklin qui figure en tête du rapport de la commission, et il y a lieu de croire que, s'il ne le rédigea pas, ses conclusions furent adoptées. Il ne se contenta pas d'assister aux expériences officielles, il demanda encore à ses amis de lui fournir des renseignements et de lui signaler des cas intéressants. Mme d'Houdetot ayant appris la guérison de M. de Breget par Deslon, médecin du comte d'Artois et disciple de Mesmer, ne manqua pas de l'en informer en détail.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Rien n'est plus vray, mon cher et vénérable docteur, que la guérison de Monsieur de Breget, à laquelle il est impossible d'attribuer aucune cause aparente que l'application du magnétisme. J'ay eu ce matin une conversation avec un de ses amis qui n'a pas quitté son

Digitized by Google

chevet depuis le commencement de sa maladie et qui m'a confirmé que, condamné par les médecins, on a envoyé chercher Deslon qui l'a traité avec un de ses disciples nommé Bien Aimé. Ils sont arrivés le cinq de la maladie, ont suprimé tout remède, ôté les vessicatoires établies et ont donné leur traitement à l'administration du magnétisme, nourrissant le malade avec de l'eau d'orge et de la limonade le premier jour, ensuitte bouillon et gelée de viande, puis de la nourriture solide. Les accidents ont été encore assez graves, quoi que diminués jusqu'au sept, qu'ils ont encore diminués et ont disparu le huit et le neuf, le malade se sentant si bien qu'il s'est levé et a fait sa toilette. Il revient ce soir à Paris, quitte de sa maladie et enchanté comme vous pouvés penser de son traitement. Je me suis borné à vous dire les faits que vous avés demandés. Il m'est fort difficile de croire ce que je ne puis comprendre; je n'ay aucune opinion sur ce prodige, mais je serai bien charmée de sçavoir la vôtre. Versailles retentit de ce miracle. J'aurois désiré que quelque médecin eût suivi le traitement et en eût fait un procès verbal. Je verrai bientôt Monsieur de Breget et je vous ferés passer les éclarcissemens que vous désirés. Le détail que je vous envoye me vient d'un homme qui a la tête très froide et qui ne croit pas plus au magnétisme que moy. Voilà les faits dont il a été témoin. Adieu, mon cher et vénérable docteur. J'ay été trop heureuse de vous voir pour ne pas chercher encore à jouir de ce bonheur et j'iray assurément vous demander. A Dieu, n'oubliés pas la personne la plus remplie de tendresse et de vénération pour vous.

La C^tsse^ D'HOUDETOT.

A Paris, le 10 mars 1784.

* * *

Au printemps de la même année, M^me^ d'Houdetot, déjà installée à Sannois selon sa coutume, renouvela à Franklin son invitation de passer quelques jours à la campagne. A ce moment, l'incommodité dont souffrait Franklin lui interdisait la voiture; c'est ce qui explique le souci qu'a M^me^ d'Houdetot de lui permettre de faire la plus grande partie du voyage dans un « yacht commode ».

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Me permettrés vous, mon cher et vénérable docteur, de vous demander de vos nouvelles; et dans l'éloignement où je suis de vous de m'informer au moins comment vous vous portés et si vous pensés

Digitized by Google

quelquefois à la personne la plus remplie de sentimens, de l'attachement le plus tendre et de la plus profonde vénération. Je ne puis oublier la touchante bonté avec laquelle vous avés bien voulu songer aux moyens de venir encore embellir ma solitude, que vous avés déjà consacrée, et je n'ay songé qu'à venir en faciliter les moyens. Je me suis assurée d'un yacht commode, dont vous disposerés en prévenant quelques jours d'avance, affin qu'il soit parfaittement en état; il appartient à Monsieur de la Ferté et il sera à vos ordres, ainsy que ses batelliers, avec lesquelles j'ay même fait prix pour que vous n'en soyés pas obéré. Ils demandent soixante livres pour l'allée et la venue; ils vous conduiront à Épinay, qui est à une petite lieue de chez moy, où j'irais vous recevoir. Vous aurés dans votre promenade à pied le thé et du repos à une maison à moitié chemin. En allant par eau jusqu'à Argenteuil, vous auriés moins de chemin à pied, de près de moitié; mais il faut un peu monter et le chemin n'est pas si doux aux pieds. Il faudroit, mon cher docteur, que cela s'exécutât au mois où nous entrons. Je quitte Sanois au mois de juillet pour voyager et d'ailleurs la saison seroit trop chaude et la campagne moins belle. Vous n'auriés qu'à m'informer du jour où vous voudriés partir et de celuy de votre retour. Il faut au moins plusieurs jours de séjour chez moy, si cela pouvoit aller à huit ou plus; ah! mon cher docteur, quelle peine pour moy si je n'ay fait là qu'un beau songe! Je m'en remets à votre bonté, à votre prudence, à la persuation où vous devés estre que je ne voudrois pas acheter le plus grand plaisir de ma vie aux risques de vous exposer à la moindre incommodité. Décidés donc de mon sort, mon cher docteur, et, tel qu'il soit, rapellés vous la tendre amitié de celle qui vous écrit en particulier, et le respect et la reconnaissance qu'elle partage avec le reste des hommes. Permettés moy de me recommander aux soins et aux souvenirs de Monsieur Franklin, votre petit fils, qui vous accompagnera à ce que j'espère. Je serois bien charmée si vous vouliés aussy m'ammener ce jeune petit fils que j'ay vû chez vous, dont la figure charmante est déjà parée d'un si beau caractère de franchise et de liberté.

La C^tesse^ d'Houdetot.

A Sanois, le 31 may 1784[1].

*
* *

C'est d'après cette lettre que Smyth déclare que la seconde visite de Franklin à Sannois eut lieu en juin 1784 (Smyth,

1. Smyth, X, 451.

Digitized by Google

X, 451). En réalité, Franklin fut forcé de refuser cette invitation, comme le montre la lettre suivante publiée par M. Buffenoir et dans laquelle le bon docteur explique que son indisposition ne lui permet même plus la marche[1].

Franklin à la comtesse d'Houdetot.

Passy, le 9 juin 1784.

J'ai reçu, ma chère amie, votre lettre infiniment obligeante, et depuis ce temps je n'ai fait que songer au charmant projet d'aller à Sanois passer quelques jours avec vous. Je souhaiterais de tout mon cœur être en état de l'exécuter, mais plus j'y pense, et plus il me paraît impraticable; car je me sens moins en état de marcher que la dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir, puisqu'en n'allant pas plus loin que chez Madame Brillon, cela m'a fait tant de mal que j'en ai souffert pendant plusieurs jours, ce qui m'oblige à renoncer au bonheur qui m'attendait dans votre agréable société et charmante retraite de Sanois, et à me consoler par l'espérance de vous voir quelquefois quand vous serez de retour à Paris.

Mes petits fils sont très sensibles à la bonté que vous avez eue de vous ressouvenir d'eux, et de les inviter à m'accompagner. Ils se joignent à moi pour vous en faire leurs sincères remerciements. Je souhaite que la santé et le plaisir vous accompagnent dans votre voyage, et que vous trouviez partout le même bonheur que vous ferez éprouver à vos amis.

B. Franklin.

*
* *

Un clergyman anglais, le Dr Richard Price (1723-1791), qui devint par la suite un grand ami de Franklin, avait fait paraître dès 1776 ses *Observations on civil liberty*, dans lesquelles il prenait nettement parti pour les *Insurgents*. Franklin communiqua l'ouvrage à Turgot de la part de l'auteur, et Turgot, alors disgracié et près de la mort, lui écrivit le 22 mars 1778 une lettre dans laquelle il saluait les États-Unis « comme l'espoir du genre humain » et indiquait en même temps les modifications qui lui semblaient nécessaires aux constitutions projetées. Cette lettre de Turgot fut imprimée par Price à la suite de ses *Observations on the importance*

1. *La comtesse d'Houdetot : sa famille, ses amis*, p. 63.

Digitized by Google

of the American Revolution, and means of making it a benefit to the world... To which is added a letter from Mr. Turgot (Dublin, 1785). Il y eut sans doute une édition antérieure, puisque en décembre de l'année précédente nous voyons Mme d'Houdetot demander à Franklin de lui communiquer l'ouvrage qu'elle ne connaissait pas encore, mais dont elle avait entendu parler. Franklin lui en avait offert un exemplaire qu'elle lut avec M. de Saint-Lambert, elle répondit pour exprimer sa reconnaissance au vénérable docteur et en même temps pour lui envoyer des vers, jusqu'ici inédits, sur un aigle qui était tombé dans le jardin de Franklin à Passy. Franklin, heureusement pour nous, n'obéit pas à la requête probablement peu sincère de la comtesse de jeter au feu vers et lettres après les avoir lus.

La comtesse d'Houdetot à William Temple Franklin. [Ph. S.]

Auriés vous la bonté, Monsieur, de demander à Monsieur votre grand père s'il pourrait nous faire le plaisir de nous procurer, à Monsieur de Saint Lambert et à moy, la lecture d'un ouvrage de Monsieur Price sur la Constitution de l'Amérique, à laquelle est jointe en français une lettre de Monsieur Turgot. La vénération que nous conservons pour la mémoire de ce grand homme nous rend précieux tout ce qui vient de luy et caractérise son génie. L'ouvrage de Monsièur Price sera aprécié par Monsieur de Saint Lambert qui a beaucoup de désir de le connaître. Nous ne le garderons que le tems d'en prendre lecture, s'il n'est pas possible de se le procurer, ce que Monsieur de Saint Lambert désirerait fort. Recevés, Monsieur, ainsy que mon respectable et très cher docteur, les assurances de mes sentimens les plus sincères.

La comtesse d'Houdetot.

Paris, le 13 octobre 1784.

Vous n'oublierés pas, Monsieur, la musique que nous devons faire le mercredy de la semaine prochaine, c'est à dire après demain en huit, j'espère qu'elle pourra vous amuser.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

J'ay des remercimens à vous faire, mon cher et vénérable docteur, du présent que vous m'avés envoyé. J'ay communiqué à Monsieur de Saint Lambert l'ouvrage anglais, mais combien j'ay été pénétrée de la lettre qui y est jointe; elle m'a arraché des larmes d'admiration

Digitized by Google

et de regret pour le grand homme qui l'a écritte. Voilà ce que l'humanité a perdu, ce qu'on a voulu rendre inutile pour nous, même avant sa mort. Vous y avez perdu plus que personne, vous, Américain, qui pouvez à votre gré profiter de ses lumières, vous éclairer de son génie. Bon Dieu, qu'il y en a dans ce peu de lignes que vous m'avés communiquées! Que j'ay regret aux lacunes que la prudence a sûrement exigées. Je conserverés chèrement ce don de votre amitié et le monument des grandes vues et de l'esprit bienfaisant et lumineux de son auteur. On me fait espérer la traduction de l'ouvrage anglais et vous devés penser que j'ay bonne opinion d'un homme à qui une pareille lettre a été adressée. Mon cher et respectable docteur, ma consolation dans ce monde où j'ay vécu, où j'ay vû meslé à quelques biens tant de malheurs et d'oppression, a été de donner au moins aux grands bienfaiteurs de l'humanité, aux génies qui l'ont éclairée ou servie, mon respect, mes hommages, l'affection irrésistible d'un cœur reconnaissant. Vous sçavés, mon cher docteur, quelle part vous avés dans ces sentimens et combien je me trouve heureuse et honorée de la manière dont vous voulés bien y répondre. Je vous envoye les vers qui m'ont été demandés chez vous sur le hazard singulier qui a fait tomber un aigle dans votre jardin. Recevés le compliment de cet aigle et ma prière et jettés le tout au feu quand vous l'aurés lû. Adieu, mon cher docteur, j'auray bien de l'empressement d'aller profiter auprès de vous des momens trop courts qu'il me sera permis d'y passer.

Paris, le 16 octobre 1784.

C'est l'aigle qui parle.

Au destin de celuy qui dirige la foudre
Par un ordre éternel mes destins sont liés,
A servir un mortel il faut donc me résoudre,
Et je viens tomber à vos pieds.

Autre.

Le Dieu qui si souvent réduisit l'homme en poudre
A fait voler son aigle sur vos pas.
Je viens redemander la foudre,
Protecteur des humains, ah! ne la rendés pas.

Digitized by Google

III.

Jefferson et Madame d'Houdetot.

A plusieurs reprises, Franklin, à qui l'âge et les infirmités croissantes rendaient les déplacements de plus en plus difficiles, avait sollicité du Congrès l'autorisation de retourner aux États-Unis. Il l'obtint enfin le 2 mai 1785. Il dut prendre congé du roi par lettre et partit de Passy pour le Havre dans une litière de la petite écurie du roi, portée par deux mules espagnoles, qui avait été mise à sa disposition à la requête du duc de Coigny. Avant de partir, il avait eu le temps de présenter son successeur, Thomas Jefferson, célèbre auteur de la Déclaration d'indépendance, et de lui donner des lettres d'introduction pour ses nombreux amis. Il ne manqua pas en particulier de lui recommander d'aller voir M^me^ d'Houdetot. Jefferson était déjà en France depuis plus d'un an quand, enfin, il se présenta à celle qu'il appelle sans nulle galanterie « la vieille comtesse ». Il semble bien avoir été guidé plus par le désir de se créer par son intermédiaire des relations agréables que par admiration pour l'amie de Franklin. C'est à l'occasion de la visite qu'il lui fit à Sannois qu'il entendit pour la première fois le rossignol, ce rossignol qui devait rappeler à M^me^ d'Houdetot une des pages les plus exquises de Jean-Jacques. Il eut probablement le bon goût de ne pas déclarer ouvertement que le chanteur tant vanté lui paraissait inférieur à l'oiseau moqueur et même à la grive américaine. Le lendemain de sa visite, il en rendait compte en ces termes à Mrs Adams :

Paris, June 21, 1785.

I took a trip yesterday to Sannois and commenced an acquaintance with the old countess d'Houdetot. I received much pleasure from it and hope it has opened a door of admission for me to the

Digitized by Google

circle of literati with wich she is environed. I heard the Nightingale in all its perfection; and I do not hesitate to pronounce that in America it would be deemed a bird of the third rank only; our mocking-bird and fox-coloured thrush being unquestionably superior to it[1].

Jefferson nous raconte que, lorsqu'il était présenté dans la société parisienne comme le nouveau ministre américain, on ne manquait pas de lui demander : « *Il est vous*, Monsieur, qui remplacez le docteur Franklin? » A quoi il ne manquait jamais de répondre : « Personne ne peut le remplacer, Monsieur, je ne suis que son successeur. » Telle devait bien être l'opinion de M^me^ d'Houdetot qui reste fidèle à son amitié pour le bon docteur, avec qui elle continue sa correspondance et dont elle attend avec impatience les nouvelles. Jefferson n'avait pas manqué d'écrire au Congrès que toute l'Europe avait les yeux fixés sur la réception qui serait faite en Amérique au docteur Franklin et de ne négliger aucune marque de respect. Dès qu'il apprit que Franklin était arrivé sain et sauf dans sa patrie, il en informa M^me^ d'Houdetot qui lui répondit immédiatement par une lettre en anglais dont voici le texte :

La comtesse d'Houdetot à Th. Jefferson. [L. C.]

His Excellency Tho^s^ Jefferson Esq^r^.

Sundy, 18th Oct^re^ 1785.

Sir,

I am greatly indebted to you for your polite attention in sending me so early the news of our dear & venerable Doctor's happy & safe arrival in his own country. — He is become respectable to all nations & peculiarly dear to his own, as well as to his numerous friends and acquaintances. You have reliev'd me from a great load of uneasiness, & afforded me at y^e^ same time a most heartfelt joy. — Your elegant account of y^e^ reception he has meet with at Ph^ia^, has moved me even unto tears.

Antiquity itself does not afford a more pleasing spectacle. This happy event seems to justify a Superintending Providence, which hath crowned virtue with a most valuable reward. As long as I live

1. Hale, Franklin in France, II, 351.

Digitized by Google

I shall unite the homage I owe this Great man, to that of the two Continents. — His knowledge has been immensely useful to both, & his virtue singulary so to his own. — We are now waiting for another spectacle, which will not be less interesting, I mean the meeting of the Doct. with your great & immortal Washington. May these two Great men, the admiration of future ages, the pride of our own, contribute to crown that work, to y^e^ completion of wich they have so much contributed; may they have wisdom & influence enough to prop and consolidate your new legislations, & permanently establish the seeds of that union without which your States can be neither happy nor lasting.

You'll easily forgive me those sentiments when you reflect on the peculiar esteem & admiration I have for those two Great men, on my particular & unfeign'd love for doctor Franklin, on my similar attachement for the American nation, become so interesting in our days.

Accept the respect & esteem wherewith I suscribe myself,

Sir,

your very humble serv^t^.

Sophie de Lalive, C^tsse^ D'HOUDETOT.

When will you come to Sanoy is again? I shall expect you the first fair day with Col^o^ Humphreys.

*
* *

Au début de l'année suivante, quand les gazettes lui eurent apporté plus de détails sur le retour triomphal de Franklin, elle oublie presque le deuil qui venait de la frapper pour se réjouir des hommages qui ont été rendus aux vertus de son vieil ami. Le frère préféré de M^me^ d'Houdetot, Alexis-Janvier de Lalive de la Briche, était en effet mort à la fin de l'année 1785. Jusqu'à son mariage, qui eut lieu en 1780, il avait vécu près de sa sœur et, comme il était fort épris de musique italienne, il est fort probable qu'il était pour beaucoup dans ces concerts bimensuels que donnait M^me^ d'Houdetot quand elle était à Paris. Pour éviter à Franklin la fatigue de lire une langue étrangère, elle eut soin de faire traduire sa lettre en anglais. Nous donnerons l'original et la traduction que nous avons trouvée au verso. Cette attention peut d'abord sembler superflue, car on imagine difficilement que Franklin, qui parlait le français assez mal et l'écrivait de la façon la plus fan-

Digitized by Google

taisiste, devait au moins le lire couramment. Nous verrons cependant plus loin, qu'au moment où Jefferson quitte la France, elle lui donne une lettre en français pour Franklin, en lui demandant de la lui faire traduire en anglais pendant la traversée. Franklin aurait-il donc oublié le français dans ses vieux jours? Doit-on, au contraire, penser que, comme les lettres de M^me^ d'Houdetot sont assez souvent indéchiffrables et qu'il aurait fallu en tout cas les transcrire pour permettre à Franklin de les lire, elle pensait qu'il valait autant les traduire en les transcrivant? Ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne me satisfait pleinement, bien que je n'en voie guère d'autre d'admissible.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Au milieu de la profonde douleur que m'a causé la perte d'un frère chéry avec qui ma vie était entièrement liée, un mouvement de joye et de bonheur est parvenu jusqu'à moy. Je l'ai dû, mon cher et vénérable docteur, à l'heureuse nouvelle de votre arrivée dans votre patrie et surtout au sentiment consolant et sublime des hommages qui ont été rendû à vos vertus et à vos bienfaits par un peuple libre qui vous doit sa liberté, les loix par lesquelles elle se conserve et l'exemple des vertus qui en rendent digne. Si jamais la dignité de l'espèce humaine s'est fait sentir, si jamais la gloire et le bonheur ont pu estre gousté par un sage, un amy de l'humanité, c'est ce que vous avez dû éprouver. C'est ce que nous avons senty en voyant ces adresses transcrittes icy de vos papiers publics. J'ay besoin d'espérer, mon cher docteur, que je ne seray pas oubliée d'un homme à qui j'ay rendu depuis long tems des hommages si sincères, qu'il me permettra de luy offrir mes vœux pour la prospérité de son pays et surtout pour la sienne. Et il voudra bien recevoir quelques fois l'expressions de mes immuables sentimens et de mes tendres souvenirs.

La comtesse D'HOUDETOT.

Paris, le 18 J^er^ 1786.

Dear doctor,

Oppressed by the heart felt affliction of having lost a brother whom I tenderly loved, with whose existence the happiness of my life was intimately connected, a glimpse of consolation has reached me; this glimpse I owe to ye news of your safe arrival in your native coun-

Digitized by Google

try. But above all to those sublime sentiments expressed by the homages & the cordial felicitations offered your virtues and public service by a free people, a people who derives from you part of its freedom as well as some of those salutary laws which alone can render them worthy its blessing. If ever the dignity of ye human species has been shewn if ever it has been given a sage, a friend of mankind to taste of true glory & happiness, I rejoice that 'tis your lot, the lot of ye good Doctor Franklin. I cannot describe the pleasing sentiments all your friends here have felt at the perusal of those addresses which have been translated fron your publick prints. Some thing my dear doctor wou'd be wanting to my happiness if I thought I ever shou'd be forgotten by a man te whom these many years I have offered the most sincere homage of veneration & respect. Permit me to offer you my best wishes for the prosperity of your country & for ye preservation of your health. Receive with your wonted goodness these thanks of my similar friendship and remembrance.

*
* *

Cinq mois plus tard, M^me^ d'Houdetot écrit de nouveau à Franklin pour lui recommander un jeune Français qui désirait aller chercher ou refaire fortune aux États-Unis. Le fait que M^me^ d'Houdetot indique qu'il avait déjà rendu des services aux Américains et qu'il connaissait les sauvages donne à penser que ce n'était pas la première fois qu'il traversait l'Atlantique. Ils furent d'ailleurs très nombreux ces jeunes officiers qui, avant même les premiers jours de la Révolution, décidèrent de retourner dans le pays où ils avaient combattu pour la liberté, sans toujours y trouver la vie facile et large sur laquelle ils comptaient.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

Je ne puis, mon cher et venerable Docteur, perdre une occasion de rapeller a votre souvenir une personne qui conserve pour vous jusqu'a la mort la plus tendre et la plus profonde veneration. Celuy qui vous remettra cette lettre est un infortuné malhereux par toutes les circonstances dont la fortune, les inconveniens d'un trop grand etat et de son gouvernement entraine. Infortuné dans sa patrie, il espere trouver des ressources dans celle qui va devenir l'azile de tous ceux qui ne seront pas bien dans la leur. Ses connaissances sur les sauvages, les services qu'il m'a dit avoir deja rendus

Digitized by Google

aux Ameriquains relativement a eux luy font esperer d'estre utile, et je le recommande a votre bonté. J'espere que ma recommandation sera de quelque poids aupres de vous. Mr. de Crevecœur le connaist et doit vous ecrire en sa faveur. J'espere que vous avés deja reçu une de mes lettres dont un de vos compatriotes s'est chargé. Je n'en ay pas recu de vous, mais je m'informe de vos nouvelles à tous ceux qui en ont, et mon jardin, mon cabinet, mes lectures et surtout mon cœur, mon cher et venerable Docteur, me parlent toujours de vous.

Sannois, le 1er juin 1786.

*
* *

Franklin, de son côté, n'oubliait pas ses amis de France et plus particulièrement la comtesse. Il écrivait de Philadelphie à Jefferson, le 20 mars 1786 :

« Be pleased to present my affectionate respects to the good Countess d'Houdetot, who, you say, does me the honour to enquire concerning me, and I pray you to assure all other inquiring friends that I retain, and shall ever retain, the deepest impression of their many Kindnesses to me while I resided among them[1]. »

C'est probablement en réponse à une lettre dans laquelle Jefferson lui avait transmis cet affectueux souvenir de Franklin que la comtesse lui écrivait quelques mois plus tard.

La comtesse d'Houdetot à Jefferson. [L. C.]

J'ay l'honneur de remercier avec bien de la sensibilité Monsieur de Jefferson des nouvelles qu'il a bien voulû me donner du venerable Docteur Franklin. J'ay apris avec une extreme joye que ses vœux, auxquels je joins tous les miens, pour la prosperité de sa patrie ont une heureuse perspective. Je suis bien attachée intimement à cette prosperité si interessante pour l'humanité, et ma veneration est profonde pour ceux qui y contribuent. Je prie Monsieur Jefferson de vouloir bien assurer le cher et venerable Docteur de ces sentiments et de vouloir bien recevoir pour luy même ceux que ma sincere et tendre estime luy a voués. Je ne serés plus à Sannois passé le vingt huit de ce mois et j'iray diner dehors le vingt sept. Si le mercredy vingt huit Monsieur Jefferson etoit libre, se seroit le

1. Smyth, IX, 500. — Hale, II, 354.

Digitized by Google

dernier jour ou je pourrois le voir d'icy à l'automne, parce que je vais voyager ailleurs. S'il pouvoit venir dimanche prochain vingt cinq, il me feroit un extreme plaisir et trouveroit encore toute la société.

La C^tsse^ d'HOUDETOT.

Sannois, le 23 juin 1786.

*
* *

A son retour de France, Franklin n'avait pas trouvé le repos sur lequel il comptait. A l'âge de plus de quatre-vingts ans il avait assumé la lourde charge de gouverneur de Pensylvanie et en 1787, pendant cinq mois, assista aux longues séances journalières de l'assemblée de délégués chargée de rédiger une nouvelle Constitution. Il lui était devenu assez difficile d'écrire, mais son esprit conservait toute sa vivacité et sa clairvoyance. C'est la lettre d'un vieillard encore actif, s'amusant aux ébats de ses petits-enfants, qu'il envoie à son amie de France, pour l'assurer qu'il a fait ce qu'il a pu pour le jeune homme qu'elle lui avait recommandé au milieu de l'année précédente.

Franklin à la comtesse d'Houdetot. [L. C.]

Philad. April 17, 1787.

I received in their time my dear friend's kind letters of the last year. An infinity of affairs public & private, have so devoured my time, that I am become necessarily a bad correspondant. I can however never forget the many instances of your benevolence and friendship while I resided in France; they have made indelible impressions on my mind of gratitude and affection.

I wish it had been in my power to have render'd some service to the person you recommended to me; but he landed far from me in New England, and I have not yet seen him. I recommended him to the Governor of that state (Massachusetts) and have not since heard of him.

My health continues good, my old malady excepted, and that, thanks to God, does not grow worse; so that I am capable of going thro' the business of the station to which I was chosen for the second year in November last, by the unanimous vote of my country in the General Assembly of their representatives. And I am happy in my family, having an affectionate daughter to take care of me, and a

Digitized by Google

number of her younger children to amuse me, with whose pretty actions & prattle, and promising tempers and qualities of body and mind I am extreamely pleased and entertaind.

Adieu, my dear & much respected friend and believe me ever, with sincere and great esteem and affection, your most obedt. humb. servt.

B. Franklin.

*
* *

Calonne ayant été remplacé par Brienne au début de 1787, Mme d'Houdetot saisit cette occasion avec joie pour exprimer au cher et vénérable docteur de voir un élève et un émule de Turgot devenir le ministre principal. Mais, plus encore que le mettre au courant des affaires publiques, elle veut saisir toutes les occasions de l'assurer de son amitié et de son fidèle souvenir. Une fois de plus, sous des formules sentimentales qui ne sont plus de nos jours, on perçoit une affection dont la sincérité ne peut se mettre en doute.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [Ph. S.]

J'ay ecrit a mon cher et venerable Docteur plusieurs lettres dont j'ignore le sort, mais je ne puis laisser passer une occasion sure sans luy renouveller l'homage de mon attachement et de ma tendre veneration. J'ose vous suplier, mon cher et respectable Docteur, d'estre persuadé que les traces en sont inefaceables. J'ay joui avec delices de votre heureux et triomphant retour dans cette patrie qui vous doit tant et ou vous emportiés les vœux des deux mondes. Puissiés vous achever doucement une carriere encore long tems prolongée entre les bras de vos parans et de vos compatriotes reconnaissans. Vous aurés eté instruit des revolutions qui se sont passées dans l'administration de notre païs, et l'interest que vous prenéz à nous vous fera admirer les etranges circonstances qui nous donnent dans ce moment pour ministre principal un eleve, un emule de M. Turgot, et par consequent l'esperance du plus beau gouvernement. Nos alliés y gagnent sans doute, car tout gagne quand la Raison gouverne. Puisse seulement estre plus durable le bien que nous esperons. Adieu, mon cher Docteur; songés quelque fois a moy, a Sannois, a cet arbre vénéré, planté de vos mains et qui croist sur ce coin de terre qui m'apartient et ou il m'est si doux de penser a vous et de rendre homage à vos vertus, à vos lumieres et à tout

Digitized by Google

ce qui vous rend respectable et cher à l'humanité. C'est la, vous le sçavés, mon genre de devotion, et vous etes un de mes Saints.

La C^tsse^ D'HOUDETOT.

Sannois, le 7 may 1787[1].

*
* *

La correspondance avec Jefferson continuait cependant sur un ton moins affectueux et plus grave; mais le fait que le ministre des États-Unis entretenait la comtesse d'Houdetot des événements politiques du jour, et n'hésitait pas à la mettre au courant de ses craintes pour l'avenir de l'Europe, montre en même temps quelle confiance il avait en sa discrétion et combien il la savait capable de prendre intérêt aux problèmes politiques.

Le 27 juin il lui écrivait, pour lui apprendre la conclusion d'un traité d'alliance entre la Prusse et l'Angleterre, en des termes qu'il répète presque mot pour mot le lendemain dans une lettre adressée à un correspondant américain. Le traité dont parle Jefferson ne fut signé définitivement que le 13 août; il s'agit ici, à proprement parler, des préliminaires[2].

Jefferson à la comtesse d'Houdetot. [L. C.]

A Paris, ce 27^eme^ Juin 1788.

C'est aujourd'hui, Madame la Comtesse, le premier jour depuis plusieurs semaines que des affaires m'auroient permis de sortir de chez moi. J'avois le projet de m'en profiter pour aller vous rendre mes devoirs a Sanois, mais un tems pluvieux m'a defendu d'avoir cet honneur la aujourdui, et d'autres engagemens pour les quatre jours a venir. Monsieur Short croit que vous devez quitter Sanois lundi prochain; ainsi ce ne pourroit etre qu'après votre retour que je scaurai vous y presenter mes respects. J'attendrai avec impatience ce moment la, et m'en profiterai avec empressement.

J'ai eu l'honneur, mardi dernier, de rencontrer Monsieur de Lalive, votre neveu, a Versailles, et hier il m'a fait celui de me faire visite. C'est un jeune homme charmant, et dont la physionomie

1. Smyth, X, 450.

2. Voir sur ce point le *Recueil des traités* de G. F. de Martens. Göttingue, 1818, IV, 382 et 390, et William Edward Hartpole Lecky, *A history of England in the eighteenth century, new edition.* New-York, 1893, V, 354-364, et VI, 95.

Digitized by Google

donne les preventions les plus favorables. Tout le monde lui a trouvé une figure bien interessante. Il m'a conformé les nouvelles de cette prochain depart de Sanois[1].

Vous a-t-on dit, Madame, que la Prusse et l'Angleterre ont signé leur traité d'alliance le 13eme du courant? et que le roi de Suede a donné une declaration motivée des raisons pour lesquelles il s'est armé, qui a un peu l'air d'une declaration de guerre contre la Russie? La premiere nouvelle est sure, la 'erniere assez bien fondée, quoi que la declaration n'a pas encore été vue ici Si la Suede commence la guerre, il seroit bien a craindre que la France n'y soit impliquée à la longue. Je fais des vœux bien sinceres que ce n'arrive pas avant qu'elle aura bien arrangé ses affaires internes. Une fois arrangée, je ne vois pas ce que cette combinaison des nations occidentales de l'Europe fera d'autre effet que de se banqrouter, la partie censée riche par la partie connue pauvre.

J'ai l'honneur d'etre, avec les sentiments de respects et d'attachement les plus sinceres, Madame,

votre tres humble
et tres obeissant serviteur.
Th. Jefferson.

P. S. — A quatre ou cinq jours d'ici il y aura une occasion bien sure pour ecrire en Amerique.

Houdetot la Comtesse d'.

*
* *

Dans une lettre qu'il envoyait à Crèvecœur le 16 février 1788, Franklin avait inclus une lettre destinée à Mme d'Houdetot, en ajoutant « I wrote to her the beginning of last year and believing you then in France, I sent it under a cover directed to you. Your arrival here soon after the vessel sail'd makes me fear that the letter may have been long delay'd if not lost » (Smyth, IX, 636).

Nous pouvons ainsi dater exactement la lettre suivante, qui est évidemment celle que Franklin avait insérée dans sa lettre à Crèvecœur. C'est la dernière lettre de Franklin à Mme d'Houdetot que nous ayons trouvée dans ses papiers et probablement la dernière qu'il lui ait écrite.

1. Probablement le fils d'Ange Laurent de Lalive de Jully, connu sous le nom de baron Lalive, qui devint introducteur des ambassadeurs sous la Restauration.

Digitized by Google

Franklin à la comtesse d'Houdetot. [L. C.]

I have received several kind letters from my beloved friend, all of which gave me great pleasure as they inform'd me of your welfare. The memory of your friendship, & of the happy hours I have pass'd in your society at Sanois has often made me regret the distance that makes our ever meeting again impossible. I wrote a few lines to you last year, and sent them under cover to Mr St. Jean de Crevecœur believing him then in France, but he arrived here soon after. I hope however that my leter may have reach'd you; for as I grow older, I find writing more painful, and I never have been more bother'd with business than since my return. This however will cease in a great degree with the third and last year of my Presidentship of which near four months are now spent. The accounts I have heard of the misunderstandings and troubles that have arisen in the governement of that dear country in which I passed nine of the happiest years of my life, gave me a great deal of pain; but I hope all will tend to its good in the end. We have been labouring here to establish a new form of federal governement for all the United States and there is a probability of its being adopted and carried into execution, tho' it meets with a good deal of opposition, it being difficult to reconcile and accommodate so many different & jarring interests. If the project succeeds our governement will be more energetic and we shall be in a better condition of being serviceable to our friends on any future occasion. Adieu, ma chere et toujours aimable amie, and believe me ever,

yours most affectionately,

B. Franklin[1].

*
* *

Dans le courant de l'été 1788, Jefferson écrivait à Crèvecœur et lui apprenait que la comtesse avait été assez gravement malade à Sannois :

« Your friend the Countess d'Houdetot has had a long illness at Sanois. She was well enough the other day to come to Paris & was so good as to call on me, as I did also on her, without finding each other[2]. »

Quelques jours après elle lui écrivait pour le féliciter de la

1. Smyth, X, 448.
2. Library of Congress, Jefferson papers, 9 août 1788.

Digitized by Google

ratification de la Constitution américaine par l'État de Virginie. La Constitution avait été votée par les délégués des États le 17 septembre 1787; elle devait commencer à opérer après avoir été ratifiée par neuf des treize États de l'Union américaine. Le neuvième État à ratifier fut le New-Hampshire, 21 juin 1788; la Virginie ratifia le 25 juin, mais la nouvelle de l'adhésion de la Virginie arriva certainement la première à Philadelphie et à New-York, ce qui exprime la joie qu'elle y causa et dont le correspondant de Mme d'Houdetot lui avait fait part.

Il est assez curieux de constater que Mme d'Houdetot se qualifie de « citoyenne » américaine dans la lettre que nous donnons ici. M. Buffenoir (*La Comtesse d'Houdetot, une amie de J.-J. Rousseau*, p. 291) cite un passage des *Mémoires* de Bachaumont indiquant que la comtesse d'Houdetot fut faite citoyenne américaine par la ville de New-Haven en même temps que plusieurs Français de marque, que « leur rang, leurs lumières, leurs talents, en même temps que leur philanthropie et leur zèle pour la liberté et le bonheur des États-Unis en général, et pour la prospérité de New-Haven en particulier, désignaient pour cet honneur ». M. Buffenoir attribue à la réception brillante qu'elle avait donnée à Franklin la distinction que la ville de New-Haven accorda à la comtesse. Je pencherais à croire que l'on voulait plutôt rendre hommage à sa philanthropie et à l'assistance qu'elle avait rendue à plusieurs reprises à des matelots américains. Je n'ai pu retrouver dans aucun journal du temps la mention de la séance solennelle qu'auraient tenue les autorités municipales de la ville à cette occasion. Un article du journal d'Ezra Stiles nous permet cependant de connaître exactement la liste des personnages honorés en même temps que Mme d'Houdetot et de rectifier en même temps légèrement le titre qui fut donné à la bonne comtesse. Entre recevoir « the freedom of the city » et devenir citoyenne américaine, il y a une différence assez sensible au point de vue légal, sinon au point de vue sentimental. Voici la liste donnée par Ezra Stiles; on rectifiera aisément l'orthographe du vieux chroniqueur :

« This afternoon at a City meeting, the Freedom of this City was unanimously conferred upon ten French personages

Digitized by Google

at Paris — The Mareschal Prince de Beauveau, the Marchallé Princesse de Beauveau, the Duke de Liancourt, the Duke of La Rochefoucauld, the Comtesse Sophia de Houdetout, the Marquis de St. Lambert, Augustin Target Esq., the Comté de Jarnac, the Marquis de Condorcet, M. de la Crestelle. May 10 1785[1]. »

La liste suffit à nous révéler, sans qu'il soit possible de conserver un doute, qui avait pris l'initiative de cette manifestation d'amitié et de reconnaissance. Saint-Jean Crèvecœur nous dit dans son journal que M^me^ d'Houdetot, à son arrivée à Paris, le présenta « aux familles La Rochefoucauld-Liancourt, Rohan-Chabot, Beauvau, Necker, etc. ». Nous savons, d'autre part, que le maréchal de Beauvau s'était entremis auprès de Vergennes pour faciliter la publication en France des *Lettres d'un cultivateur*. C'est Lacretelle qui, dans un article du *Mercure* de janvier 1783, avait attiré l'attention du public français sur l'ouvrage de Crèvecœur. Enfin Target est celui que Crèvecœur appelle son « grand et chaleureux ami », « l'ami Target, le meilleur des hommes[2] ». Crèvecœur payait ainsi la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers ses amis et protecteurs de Paris.

M^me^ d'Houdetot ne fut pas la seule à se prévaloir du titre qui lui avait été ainsi conféré. Trois ans plus tard, Mazzei publiait ses *Recherches historiques et politiques sur les États-Unis de l'Amérique septentrionale* (4 vol. in-8°, Paris, 1788). Condorcet, qui avait revu l'ouvrage, y ajouta quatre *Lettres d'un bourgeois de New-Haven*, se servant ainsi du titre qu'il avait reçu comme d'un pseudonyme.

La comtesse d'Houdetot à Jefferson. [L. C.]

Recevés, Monsieur, mon compliment bien sincere sur l'evenement qui decide votre Constitution et sur l'esperance qui suit que vous serés les peuples les plus heureux et les mieux gouvernés du globe. C'est une consolation pour ceux mesme qui sont loin d'un pareil bonheur. Une lettre d'Amerique vient de m'apprendre cette heureuse nouvelle et la joye que l'adhesion de la Virginie a causé à

1. *The literary diary of Ezra Stiles, published* by Franklin Bowditch Dexter. New-York, 1901, 3 vol., III, 161.
2. Voir Robert de Crèvecœur, p. 71, 84, 120, etc.

Digitized by Google

Newyork. Comme citoyenne de votre pays, j'ay droit de prendre part a cette joye, et comme particulierement attachée a votre bonheur et a vos succés, j'en ay encore bien davantage. Le respectable Docteur n'a plus qu'a dire son *nunc dimittis* et termine par le plus heureux des evenemens sa longue et illustre carriere. C'est le sceau de l'Esprit de Sagesse, de Raison, d'Humanité et de Lumiere qui caracterise les principales têtes de vos nouveaux Etats, et si tout n'est pas parfait dans le plan recu, la Sagesse, qui a fait sentir la necessité d'en avoir un, fournira des lumieres pour perfectionner celuy qu'on vient d'adopter. Si je revenais au monde, je ne connaist que deux païs ou je voulusse à present recommencer ma vie : *vous* et la *Suisse*. Il y a bien longtems que je n'ay eu le plaisir de vous voir, mais rien ne peut alterer le desir que j'en conserve et les sentimens d'attachement et d'estime que vous m'avés inspirés. Je suis à Eaubonne jusqu'à la fin du mois; je passe de là à Sannois, qui n'en est qu'à deux pas, et j'y resterés jusqu'a la my septembre, que je ferés encore une course de quelques jours pour venir me fixer à Sannois jusqu'à la St Martin, ensuite a Eaubonne jusqu'au premier decembre. Je vous confie cette marche dans l'esperance que vous pourrés dans cet intervale, soit à Eaubonne, soit à Sannois, me donner quelques momens. Le maitre d'Eaubonne en seroit bien flatté et vous scavés, Monsieur, le prix que j'attache au plaisir de vous voir. Voulez vous bien faire passer cette lettre à Mr Franklin ? Je ne scay plus comment ecrire depuis la supression des paquets bots.

La C^tsse^ D'HOUDETOT.

Eaubonne, le 26 aoust 1788.

Vos Etats ont ressemblé jusqu'a present à des membres eparts qu'on vient de rassembler pour en faire une belle statüe. Je souhaite qu'elle devienne un jour celle de l'Apollon du Belvedere.

*
* *

Le même jour, elle écrivait à Franklin pour le complimenter directement sur le même événement.

La comtesse d'Houdetot à Franklin. [L. C.]

Sannois, le 26 aoust 1788.

Je n'ay pu apprendre, mon cher et vénérable docteur, l'heureux evenement qui donne une Constitution à votre pays sans eprouver le sentiment le plus doux dont le cœur humain soit susceptible,

Digitized by Google

celuy de voir le bonheur d'une partie du globe assuré par les progrès de la raison et le succès des lumieres. La part que vous et l'illustre Wasington avés à cet évenement y ajoute le plaisir de voir la vertu heureuse et recompensée par le plus digne des succès. Si aucune œuvre humaine n'a le sceau de la perfection, s'il y a encore quelque chose a reformer dans la constitution que vous adoptés, les memes lumieres qui l'ont organisée la perfectionneront un jour, et vous gouttés au moins le bien le plus necessaire a votre conservation, celuy d'en avoir une; je jouis, moy, du spectacle, la vieillesse contente du complement de gloire et de bonheur que le ciel devait a votre belle carriere.

Acceptés mes felicitations, mon cher et venerable docteur. Vous connaisés le cœur qui vous les offre et combien il est remply de veneration et d'attachement pour vous. On m'assure que votre santé est bonne; le bonheur de votre pays prolongera encore votre belle vie qui sera aussi rare par sa durée qu'elle l'aura eté par les talens et les vertus qui l'ont remplie. Permettés moy de serrer contre mon cœur, avec une tendresse religieuse, l'homme de mon siecle qui me paraist meriter le mieux les respects du genre humain et de vous repeter ce que je vous ay dit dans ma petite feste de Sannois :

« Législateur d'un monde
Et bienfaiteur des deux,
L'homme, dans tous les tems, te devra ses hommage,
Et je m'acquitte dans ces lieux
De la dette de tous les âges. »

La C^tsse^ D'HOUDETOT[1].

*
* *

Dès le mois de novembre 1788, Jefferson avait demandé à son gouvernement l'autorisation de retourner en congé aux Etats-Unis pour y reconduire ses enfants et mettre en ordre plusieurs affaires privées. Au mois de juillet de l'année suivante, le bruit avait couru qu'il était déjà parti et M^me^ d'Houdetot lui écrivit une véritable lettre d'adieu. On sait qu'il ne devait quitter la France qu'au mois d'octobre.

La comtesse d'Houdetot à Jefferson. [L. C.]

Je m'estais flattée, Monsieur, que vous auriés la bonté de vous

1. Smyth, X, 449.

Digitized by Google

souvenir de moy et de visiter quelque moment ma retraite avant votre depart et le mien. On m'a dit que vous habitiés encore ce pays cy, et les choses qui s'y sont passées nous auroient fourny matiere à la conversation. Je souhaite que tout aille icy aussy bien qu'en Amerique et qu'il regne parmy nous un aussy bon esprit que celuy qui regne chez vous. Mais vous n'avés pas nos entraves de tout genre. Je suis avec un extreme interet tous les progrès de l'administration de votre pays, qui me paroit celuy de la raison et du bonheur. Je me fais rendre compte autant que je puis de tout ce qui regarde vos deux illustres compatriotes, Washington et Franklin. Portés leur notre homage eternel et la reconnaissance que tout ce qui aime et honore l'humanité leur doit. Dites au dernier que jamais il ne sortira ny de mon esprit ny de mon cœur; rapellez moy aux siens. La solitude qui epure toutes les idées ajoute sans cesse à l'admiration, à l'amour que j'ay pour ces deux illustres personnes, pour ces deux grands hommes dont l'antiquité mesme n'offre point de modele. Si je les voyai, je leur parlerai de vous, Monsieur, de cet esprit sage et humain qui vous caracterise, de ce caractere digne du leur, enfin de cet homme si instruit, si achevé, si aimable, que j'ay trop peu vû et dont la societé m'eut eté si chere et qui est du très petit nombre de personne qu'on se plait a voir et a cultiver pour estre content de son espece et de la societé. Je m'apercois que je vous fais mes adieux, mais il me reste encore jusqu'au 14 de ce mois a passer a Eaubonne, dont le maitre Mr de St. Lambert seroit ravy et honoré si vous vouliés bien nous y venir voir un jour. Si vous veniez le dimanche, permettriez vous a Aly[1] de vous accompagner. Si le hasard vous rapproche de son pere, j'espere que vous vous souviendrés de moy tous deux. Adieu donc, Monsieur, mais revenés dans ce pays ou les personnes que vous avés admises a vous rencontrer vous regretteront et vous demanderont toujours de faire profiter votre pays et le notre de vos lumieres, et n'oubliés pas qu'il y a dans celuy cy une personne qui vous sera attachée tant qu'elle vivra.

La C^tsse^ D'HOUDETOT.

Eaubonne, ce 7 juillet [1789].

*
* *

La lettre qui suit serait assez énigmatique si nous ne pouvions en expliquer quelques expressions par des citations

1. Diminutif d'amitié qui désigne le fils de Saint-Jean de Crèvecœur, Alexandre, dont nous parlons plus loin.

Digitized by Google

tirées des lettres de Crèvecœur. On y voit en effet Mme d'Houdetot parler de sa sollicitude maternelle pour « deux enfants », qu'elle ne désigne pas autrement, et se montrer véritablement alarmée sur leur sort.

Il paraît certain qu'il s'agit ici des deux fils de Saint-Jean Crèvecœur, qu'il avait laissés en pension à Paris au moment de son départ, en mai 1787. A la pension Lemoyne se trouvaient déjà Frédéric d'Houdetot, petit-fils de la comtesse, et un jeune Américain, George Washington Greene, fils du général. Crèvecœur nous a raconté dans ses mémoires sur Mme d'Houdetot comment l'excellente femme s'engagea à veiller sur les deux enfants :

« Comme si cette généreuse amie ne m'eût pas encore rendu des services assez importants, voici ce qu'elle me dit quelques jours avant mon départ pour Lorient : « Mon ami, vous lais-« sez ici des enfants chéris ; vous connaissez ma tendresse pour « ces jeunes victimes des calamités de la guerre. De ce moment, « jusqu'à celui de votre retour, je les adopte ; de ce jour, je veux « qu'ils m'aiment et me considèrent comme si j'étais leur mère « et qu'ils m'en donnent le nom. Nous nous écrirons souvent. « Tous les jeudis, je les mènerai dîner chez M. de Jefferson ; « tous les dimanches, cet ambassadeur et vos enfants dîneront « chez moi ; en temps et lieu, je les mènerai au spectacle. Ils « passeront leurs vacances avec moi, soit que je reste à Sannois, « soit que j'aille les passer au Marais ou à Meréville. Vous savez, « chère fille, avec quelle constance cettemère adoptive a rem-« pli ses promesses[1]. »

La comtesse n'avait même pas attendu le départ de Crèvecœur pour adopter les enfants, puisque dès le mois d'avril 1786 elle signe une lettre adressée à Ally « votre bonne maman de Paris ».

Quant à la date, elle s'impose. La lettre est datée du 18 juillet, elle n'a pu être écrite qu'en juillet 1789, quatre jours après l'émeute du faubourg Saint-Antoine et la prise de la Bastille, puisqu'en 1788 nous ne voyons aucun événement qui aurait pu alarmer à ce point Mme d'Houdetot et qu'en 1790 Jefferson avait quitté la France. La lettre est écrite d'une

1. Robert de Crèvecœur, p. 136.

Digitized by Google

main hâtive et tremblante et par endroits presque indéchiffrable.

La comtesse d'Houdetot à Jefferson. [L. C.]

Vous me pardonnerés, Monsieur, ma sollicitude maternelle pour deux enfans auquel vous vous interessés. Je n'ay vu ny ne voye (deux mots illisibles) du moyen de les raprocher de moy. Puis je esperer de vos bontés pour eux et pour moy que vous voudrés bien me dire s'ils peuvent rester tranquiles où ils sont et, si vous pensés qu'ils doivent sortir, auriés vous la bonté de leur donner azile jusqu'a ce que je puisse leur en procurer un. Il me semble pourtant qu'ils n'ont rien à craindre, mais je ne puis prendre trop de precautions pour des enfans qui me sont tres chers. Un mot, je vous prie, et mille pardons. La poste recommence d'aller; ny la poste ni les couriés ne passaient pas ces jours derniers.

La C^tsse^ D'HOUDETOT.

Escrivai a Sanois d'ou on me renvoira votre lettre à Eaubonne où je suis arrivée.

Eaubonne, ce 18 juillet [1789].

*
* *

Le 13 septembre 1789, Jefferson, ayant enfin reçu le congé qu'il attendait depuis longtemps, lui annonce que son départ aura lieu dans dix jours et que pendant son absence son secrétaire, William Short, sera chargé d'affaires. Il croyait ne partir que pour une courte visite aux États-Unis, jamais il ne devait revoir la France, car quelques jours après il était proposé pour secrétaire d'État et devait accepter le poste presque au débarqué.

Jefferson à la comtesse d'Houdetot. [L. C.]

A Paris, ce 13^eme^ 7ber 1789.

Une indisposition, Madame la Comtesse, qui m'a obligé de garder la chambre plusieurs jours, m'a empeché de me profiter de l'invitation que vous avez eu la bonté de me donner pendant que vous etiez à Eau-bonne et sa voisinage. Actuellement, je suis tout occupé de mon depart, qui aura lieu a 10 jours d'ici. Monsieur Short vient d'etre nommé chargé des affaires pendant mon absence. J'espere

Digitized by Google

que je verrai encore le bon Docteur Franklin en vie, quoique les nouvelles du mois de Juillet ne sont pas encourageantes. Il souffroit beaucoup de la pierre et gardoit le lit depuis trois mois. Nos affaires vont bien et il me paroit que les votres ne vont pas mal. Il seroit difficile a l'assemblée nationale de décider ce que chacun croiroit le mieux; mais il me semble que leurs decisions donnent de quoi en faire une bonne constitution, et j'ai grande confiance qu'ils feront une assez bonne pour assurer le bonheur de la nation. On croit toujours qu'il y a eté un cabale qui souhaitoit de troubler les cartes, mais qu'il en voit actuellement l'impossibilité. Si vous avez des ordres pour l'Amérique, Madame, faites moi l'honneur de m'en charger et agreez ici l'hommage de tous les sentiments de respect et d'attachement avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, Madame la Comtesse, votre tres humble et tres obeissant serviteur.

Th. JEFFERSON.

M^me^ la Comtesse d'Houdetot.

*
* *

C'est en réponse à cette lettre d'adieu que M^me^ d'Houdetot répondit par la lettre que nous publions ici. Elle n'est datée que du 16 septembre, mais l'année ne saurait faire de doute.

La comtesse d'Houdetot à Jefferson. [L. C.]

Je reçoi, Monsieur, le billet que vous me faites l'honneur de m'escrire & je suis bien affligée de ne pas avoir mesme une foi le plaisir de vous voir avant votre depart. Ce plaisir, toujours trop rare pour moy, sera bien regretté. J'espere qu'il ne sera pas sans retour. Vous nous laissés dans une crise qui n'est pas prete a finir et dont on a peine meme a prevoir le terme. Oseray je vous prié de vouloir bien vous charger de ces deux lettres. Je vous envoye celle de nostre respectable Docteur ouverte. Serait ce trop d'indiscretion de vous prier dans votre traversée de la luy faire traduire en anglais. Vous y verrés mes sentimens sur une question actuelle. Je pers en vous la personne dont les lumieres et le caractere me donnoient le plus de confiance quand la mienne commencoit à reculer.

Laissés moy esperer que vous me conserverés quelque interet et quelque memoire et que vous voudrés bien prononcer mon nom entre le venerable et cher Docteur Franklin et vous. Je fais des vœux pour votre voyage et surtout pour votre retour. Je termine ma lettre sans complimen. Vous avés connu tous mes sentimens

Digitized by Google

pour vous qui ne changeront point, et qui n'ont pas besoin de cette formule pour vous persuader de leur vérité.

La C^tsse^ D'HOUDETOT.

Au Marais, par Arpajon, le 16 septembre.

Je compte arriver à Paris le 22 au soir. Si le hazard faisoit que vous ne fussiés pas party, peut estre pourroi je vous venir voir le mercredy 23 au matin. Je pense que vous emportés avec vous les papiers les plus interessans de ce pays et que vous voudrés bien les faire voir à M. de Crevecœur, à qui je suis bien fachée de n'estre pas à portée de les envoyer dans ce moment.

*
* *

Avant son départ sans doute, elle lui fit remettre une note des arbres d'Amérique qu'elle désirait planter dans son parc de Sannois. Jefferson a, de sa main, rectifié en marge un certain nombre de noms; nous indiquons ses notes par des italiques, en laissant aux botanistes le soin d'identifier ces essences américaines.

Liste des arbres et arbustes d'Amerique que demande M^me^ la C^tsse^ d'Houdetot.

Gladitsia	Accacia triacantos ou [.....] d'Amerique.
Androm. polufolia	Amandier d'Amerique.
	Andromeda Polifolia.
Myrica cerifera	Arbre de cire.
Bignonia semperv.	Bignognia ou jasmin de Virginie.
Azalea pudiss.	Chevrefeuille de Virginie *Loricera Py.*
	Chevrefeuille du nord de l'Amerique.
	Cletra major *Not in America.*
	Epine a bouquet *Astragalus tragacantha.*
Acer rubra	Erable de Virginie a fleurs rouge.
	Framboisier de Canada *Rubus Canadensis.*
	Glauca.
Magn. grandifl.	Laurier tulipier ou Magnolia granda flora.
Populus balsamifera	Peuplier beaumier de Virginie ou de la Caroline.
Platanus occidentalis	Platane de Virginie.
Calyc. fl.	Pompadoura Calycanthus floridus.
Pt. trifoliata	Ptéléa.
	Arbre d'or du Canada *Rhododendron. Maz* 4.

Digitized by Google

Laur. sassafr.	Sassafras.
Liriod	Tulipier de Virginie ou Loriendendron.
Tulipif.	Tuliper fera.

Mde d'Houdetot.

*
* *

Dès cette date, cependant, M^me^ d'Houdetot avait des préoccupations plus sérieuses que d'ajouter quelques arbres à son parc. Une ettre datée du 23 septembre, écrite par William Short à Crèvecœur et que Jefferson emporta sans doute, puisqu'il ne fit ses adieux à Necker que le 24, nous la montre remplie de craintes et d'espoir, ayant encore foi dans la Révolution, mais tremblant pour le succès du mouvement qui commençait. N'en déplaise à Short, qui voyait là un cas de nervosité excessive et de bonté exagérée, les craintes de M^me^ d'Houdetot n'étaient point sans fondement (groundless). Le cœur inquiet de l'excellente femme avait plus de clairvoyance que les yeux du diplomate de profession. Voici ce que Short écrivait à Crèvecœur.

W. Short à Crèvecœur. [L. C.]

Paris, Sept. 23, 1789.

... I saw yesterday Mde d'Houdetot on her return from the Marais where she has passed some time. I met with her at the Salon of the Louvre. Your sons were with her, being that moment on their return also from the Marais. You see that all our troubles do not prevent our attention to the fine arts. The exhibition of paintings does honor to the time & shews that a more correct taste is gaining the French school. The exhibition is a happy relief to the patriotic citizens whose age & sex prevents their taking an active part in the revolution. They withdrew themselves for a little while by that means from the true & often groudless apprehension of their own active & inquiet imagination. Of this description is the good & amiable countess. Her *desires* for the success of the revolution & for peace & tranquillity also are so ardent as to resemble very much *fears*. Her alarms are those which are necessarily attendant on goodness of heart & weakness of nerves[1]...

1. Library of Congress : *Short papers*.

Digitized by Google

*
* *

Un mois plus tard, c'est à Jefferson que Short écrit pour lui faire part de l'impression produite à Paris par la publication de la deuxième partie des *Confessions* de Rousseau.

Short à Jefferson.

Paris, Nov. 23, 1789.

The only book that has been read for some time except those relative to the revolution, is the continuation of Rousseau's confessions — as it treats of persons well known here, many of whom are still living it is read with unexampled avidity. The secret history of Mde d'Houdetot & St. Lambert, & Rousseau's passion for the former is stated fully. I have not seen her since its appearance — it is difficult to say whether she will not be pleased with what is said. She is represented in such flattering colors that most people imagine few women in Paris would be displeased to be treated in that manner. She is the model of fidelity to her lover though absent. It is impossible to conceive any thing more low intriguing & base than he is represented to have been. It is evident the picture is high-colored — still it must give her much uneasiness. He has been exceedingly ill for some time past & came out to day for the first time. It is supposed this book has had a considerable influence on him[1].

*
* *

C'est seulement le 14 février 1790 que Jefferson accepta le poste de secrétaire d'État; il partit presque immédiatement pour la Virginie et ne retourna à New-York que le 22 mars. Le 2 avril, il écrivit à M^me^ d'Houdetot pour lui faire ses adieux définitifs, lui donner des nouvelles du docteur Franklin et exprimer une fois de plus son espoir de voir la Révolution française se poursuivre paisiblement et, comme il dit, « philosophiquement », comme l'avait fait la Révolution américaine.

1. Library of Congress : *Short papers.*

Digitized by Google

Jefferson à la comtesse d'Houdetot. [L. C.]

New York, Apr. 2, 1790.

Madame la Comtesse,

Being called by our government to assist in its domestic administration, instead of paying my respects to you in person as I had hoped, I am to write you a letter of adieu. Accept I pray you, Madam, my sincere thanks for the manifold kindnesses by which you added so much to the happiness of my stay in Paris. I have found here a philosophic revolution, phylosophically effected. Yours, tho a little more turbulent, has I hope by this time issued in success and peace. No body prays for it more sincerely than I do, and nobody will endeavor more to cherish a union with a nation, dear to us thro' many ties, and now more approximated by the change in it's government. I found our friend Doctor Franklin in his bed, chearful, & free from pain, but still in his bed. He took a lively interest in the details I gave him of your revolution. I observed his face often flush in the course of it. He is much emaciated. Mons[r] de Crevecœur is well, but a little apprehensive that the spirit of reforming & economising may reach his office. A good man will suffer if it does. Permit me, Madame la Comtesse, to place here my sincere respects.

Madame la Comtesse d'Houdetot.

*
* *

Franklin mourut le 17 avril 1790. La nouvelle en arriva à Paris au début du mois de juin. Le 11 au matin, devant l'Assemblée nationale, Mirabeau prononçait l'oraison funèbre du grand ami de la liberté, tandis que Siéyès était chargé de rédiger une adresse au Congrès des États-Unis. M[me] d'Houdetot se trouvait alors à Eaubonne. Elle fut informée de l'événement par un Américain, dont M. Buffenoir a publié la lettre et que nous donnons d'après lui.

Ce 9 juin 1789.

C'est avec une douleur extrême que je me trouve dans la pénible nécessité de faire part à Madame la comtesse d'Houdetot d'une nouvelle bien fâcheuse que je viens de recevoir, et que je sais l'affliger beaucoup, la mort du grand homme, son ami, M. Franklin. Sa

Digitized by Google

longue et glorieuse carrière s'est terminée le 16[1] avril dernier. Si quelque chose pouvait ajouter à la gloire de sa vie, c'est l'effet qu'a produit sa mort, quoique l'on s'y était préparé depuis longtemps. Son cortège funèbre a presenté un spectacle tel que ne se soit jamais vu dans aucun pays. Toute la ville de Philadelphie en etait. Rien de plus lugubre que cette procession où on voyait la douleur la plus profonde peinte sur chaque visage des habitants d'une ville entiere. Ils presentaient l'idée d'une immense famille qui pleurait un pere chéri.

Le Congrès, qui siège à une distance considérable de là, a arrêté unanimement de porter son deuil, qui est le plus grand honneur qu'ils pouvaient lui décerner. Toute l'Amérique suivra l'exemple du Congrès en portant ce deuil dans leur cœur.

Sachant l'amitié sincère qui existait réciproquement entre Madame d'Houdetot et Monsieur Franklin, il m'a été impossible de me dispenser du triste devoir de lui faire part de ce malheureux événement. Je sais bien la peine qu'il lui fera à plus d'un titre : attachée comme elle est au progrès de la philosophie, et s'interessant par conséquent au sort des grands hommes qui y contribuent, et liée comme elle était à celui dont toute la vie a été consacrée à tout ce qui peut etre utile au genre humain.

J'espère qu'elle me permettra de partager avec elle la douleur que je me trouve ainsi forcé de lui causer. Je m'enorgueillirai de pleurer ce grand et digne homme en commun avec une personne pour laquelle je sais qu'il a toujours conservé la plus véritable estime.

M. Buffenoir n'indique pas quel était ce correspondant américain de M^me^ d'Houdetot. Il est fort probable qu'il n'était autre que Short, comme on pourra en juger par la lettre suivante écrite le 11 juin.

La comtesse d'Houdetot à W. Short. [L. C.]

La lettre qui m'aprend la fin du grand homme pour qui ma profonde veneration s'etait jointe au plus tendre attachement me cause en effet, Monsieur, une douleur bien sensible. L'humanité ne pouvait faire une plus grande perte, mais son immortelle memoire sera toujours chere a tout ce qui aura des vertus et des lumieres. On se plaist a penser que sa cariere a eté aussi heureuse, aussi brillante que sa gloire; on ne verse que de douces larmes sur la tombe de

1. La date donnée par Smyth (X, 489) est le 17.

Digitized by Google

l'homme de bien heureux dont les derniers regards ont vû la liberté de son pays et sa reconnaissance. Celle du monde entier doit s'y joindre; il n'en sera aucune partie policée qui ne luy en doive. Partagés cette consolation en partageant mes regrets, Monsieur. J'evoquerés souvent cette ombre respectable dans l'agitation ou est encore mon pays. Il l'aimait, il en desirait le bonheur, il l'a laissé dans le trouble. Peut etre a-t-il emporté quelque regret de ne les avoir pas vû terminer. Tant que je vivray, je rapellerés les momens heureux ou je l'ay vû, l'amitié dont il a honoré ma vie. Je dirés souvent, comme le vieux Nestor dans Homere, mes yeux ont vû des hommes que vos yeux ne verront plus. Parmy ceux qui nous restent, j'aurais bien compté Mr Jefferson. Faite le ressouvenir de moy; la memoire et la pensée sont des raports que les distances ne peuvent empescher et qui ne cessent pas quand l'objet en est tel que luy. Vous ne me dittes pas quelle suitte aura pour vous sa determination et si nous pouvons esperer de vous conserver. Votre attachement pour ces hommes illustres, leur affection pour vous, vous donnent des droits aux sentimens qu'ils inspirent. Vous scavés, Monsieur, quels sont les miens et combien je serés aise d'en jouir icy aupres de vous. J'habite Sannois jusqu'a la fin du mois et Eaubonne jusqu'au milieu de l'autre. Dans ces deux sejours, nous serions egallement heureux de vous voir, Mr de St Lambert et moy. J'espere que vous n'en doutés pas et que vous voudrés bien agir en consequence. Je suis inquiette de n'avoir pas eû des nouvelles de Mr de Crevecœur qui me disent au moins qu'il a son congé. Le paquet bot est arrivé sans luy et sans en aporter de nouvelles. J'espere que nous serons rassurés par quelque voye prochaine. Si vous avés de ses nouvelles avant nous, je vous prie de nous en donner.

Sannois, le 11 juin 1790 [1].

*
* *

C'est seulement au mois de septembre qu'elle répondit à la lettre du 2 avril dans laquelle Jefferson lui avait exprimé sa joie d'avoir trouvé en Amérique une révolution philosophique effectuée de manière philosophique. Près d'un an s'était écoulé depuis le départ de Jefferson; il était parti avant ces journées du 5 et du 6 octobre 1789 où l'émeute avait fait le roi prisonnier et l'avait ramené à Paris avec la famille royale. Depuis ce temps, à l'émeute avait succédé le désordre et l'anarchie; les craintes que, dès le mois de septembre, M^me^ d'Houde-

1. Library of Congress : *Short papers*.

Digitized by Google

tot exprimait à Short n'avaient été que trop justifiées par les événements; sa foi philosophique s'écroulait et il ne lui restait plus qu'à compter sur l'excès même du désordre pour ramener un peu d'ordre dans ce labyrinthe de difficultés. Avec sa finesse féminine, qui jamais n'était en défaut, elle avait perçu dans la lettre que lui avait écrite Jefferson sinon une pointe de dédain pour ce pays qui ne savait pas faire sa révolution comme l'Amérique l'avait su faire, au moins un sentiment de supériorité qui lui avait semblé quelque peu injuste à l'égard de la France. Avec infiniment de tact, elle s'attache à lui faire sentir en quelques phrases les différences radicales qui existent entre les deux révolutions et qui tiennent autant à la nature des choses, comme aurait dit Montesquieu, qu'aux faiblesses des hommes. La bonne « vieille comtesse » était vraiment aussi intelligente qu'elle était bonne.

La comtesse d'Houdetot à Jefferson. [L. C.]

I received Sir the letter which you did me the honor of writing to me by Monsieur de Crevecœur. If the kind sentiments it contained gave me sincere pleasure how afflicting it is to me to think, I can no longer enjoy them near you. You left us in a storm of troubles. I believe before your departure you knew of the horrid outrages of the sixth of October. This storm so far from producing a calm, leaves us the fear that we shall be for a long time the victims of the errors of our Legislators, and the ill intentions of some of them; at least we dare not hope, or even expect a speedy calm, & that a permanent happiness to result alone of a good administration. Two circumstances absolutely necessary to form a solid basis for the edifice of a new constitution seem to me wanting, namely a national representation by proprietors, and a proper balance of powers. The means of insurrection that have been adopted, and the abuse still made of it, have thrown the whole kingdom in a state of general fermentation. The terrible method they have employed they themselves are no longer the masters of. Already it has gained part of the army, & may perhaps be the means of perverting the whole. The steps taken to restablish the finances, which are very readily abused, appear rather to have diminished, than increased the public credit. The effects of anarchy are experienced in every part of the kingdom, nor is it to be wondered at, since it has yet been found impossible to establish order and no power exists to inforce it. I fear that to arrive at the wished point of amendment, we must pass

Digitized by Google

through a labyrinth of difficulty, and disorder, and that the only good that can be expected, must spring from the excess of evil. The executive power has no longer any authority, even in the maintenance of salutary laws. The characteristic difference between your revolution and ours, is that having nothing to destroy, you had nothing to injure, and labouring for a people, few in number, incorrupted, & extended over a large tract of country, you have avoided all the inconvenience of a situation, contrary in every respect. Every step in your revolution was perhaps the effect of virtue, while ours are often faults, and sometimes crimes. Excuse this melancholy account; it is the effect of a well placed confidence that your reasoning, & enlightened understanding, which have always led me to hope on a happier issue, will diminish the impression, which those events have left upon my mind. You Sir have perhaps been a witness of the last moments of that great man, who will be for ever the object of the admiration of succeeding ages & who was to me also that of my peculiar esteem & attachment. I could say in the words of Nestor that I have seen such men, as posterity never can. Your country has produced more than one, & those whom it still boasts, must be consider'd amongst the richest gifts of nature. Adieu, Sir, preserve for me a place in your remembrance, of which I feel the full value, and indulge me sometimes with the proofs of it.

Lalive D'HOUDETOT.

Au chateau du Marais, ce 3 septembre 1790.

* * *

Elle devait encore une fois écrire à Jefferson l'année suivante pour lui recommander un jeune homme qui passait aux États-Unis pour trouver « dans son travail et dans son énergie des ressources que les circonstances l'empeschent de trouver icy ». Mais déjà elle n'ose plus parler qu'à mots couverts de la situation politique. Les événements qui allaient se précipiter devaient arrêter les correspondances privées. Jefferson, devenu secrétaire d'État, était tenu à une réserve particulière. Aurait-il voulu le faire, qu'il lui aurait été difficile de continuer à échanger des lettres avec les nombreux amis qu'il avait laissés en France.

La comtesse d'Houdetot à Jefferson. [L. C.]

Les regrets que vous avés laissés en quittant la France sont bien

Digitized by Google

augmentés, Monsieur, depuis que nous avons perdu l'esperance de vous y revoir. Les consolations que je recevais de votre bon esprit m'y manquent infiniment. Les preuves que j'espere de votre souvenir me seront une ressource bien douce. Je vous prie de vouloir bien vous en occuper. Quelques fois j'ay eu l'honneur de vous ecrire dans votre langue, ayant trouvé sous ma main un bon traducteur; ce moyen me manque aujourdhuy; c'est dans ma langue que je puis seulement me rapeller a vous, vous faire mon compliment bien sincere du mariage de Mademoiselle votre fille, a qui je souhaite un bonheur qui fera le votre. Permettés moy de placer sous votre protection speciale un jeune homme dont la famille m'interesse infiniment, plein de bonnes dispositions, a qui vos avis et votre recommandation seront egalement necessaire. Il porte dans votre païs ce qui doit surtout y reussir : l'amour du travail et l'intention d'une bonne conduite dont son caractere et celuy de sa famille doit assurer. Les troubles de notre pays, en derangeant toutes ses esperances, l'ont determiné au party qu'il prend. Il n'y a eu d'autre part que d'en souffrir et de chercher dans son travail et dans son energie des ressources que les circonstances l'empeschent de trouver icy. Je vous prie donc instament de vouloir bien luy procurer dans le votre tous les moyens de reussir qui seront en votre pouvoir. Je le regarderés comme un service personel. Croyés que je n'aurai pas meme tenté une recommandation si la famille du jeune homme que je vous recommande n'etait digne a tous egards de vos bontés. Permettés moy donc, Monsieur, de le mettre sous votre apuy et de vous prier de luy donner quelques bons avis, plus precieux encore que tout le reste, sur sa conduite dans un pays inconnu, mais ou le merite personel et l'amour du travail ne peuvent pas rester sans recommandation. Veuillés recevoir, Monsieur, les assurances des sentimens profonds et immuables que vous m'avés inspirés. La situation de notre pays n'est encore ny heureuse ni tranquille; j'ay bien peur que cela ne soit encore long et que le desordre ne fasse pas encore place de sitot a un bien estre qui puisse satisfaire des cœur honestes et des esprits eclairés.

Lalive D'HOUDETOT.

Sannois, le 26 8bre 1790.

Recd march 18, 1791.

Ainsi s'achève, par cette note mélancolique, une correspondance qui s'était poursuivie pendant plus de dix ans entre la sage Sophie et deux des plus grands ouvriers de la démocratie américaine. Vers eux elle fut attirée sans doute par le désir d'ajouter deux hommes célèbres au cercle de « literati »

Digitized by Google

qui l'entouraient, mais aussi par une admiration sincère pour un pays en qui les esprits éclairés de la fin du XVIII^e^ siècle plaçaient tant d'espoir. Franklin parti, c'est vers Jefferson qu'elle se tourne. Après le départ de Jefferson, c'est Short qui, temporairement, lui sert d'intermédiaire avec ses amis américains. Short devait être remplacé par Gouverneur Morris, financier-diplomate, qui promenait dans les salons de Paris sa jambe de bois et son cynisme de bon ton. M^me^ d'Houdetot avait, à ce moment, soixante ans; autour d'elle se rassemblaient encore quelques écrivains, des auteurs qui aspiraient à l'Académie et qui cherchaient à plaire à Saint-Lambert, sans doute aussi quelques âmes sensibles qui la voyaient toujours parée de l'auréole poétique qu'elle a encore à nos yeux. Gouverneur Morris, qui ne pouvait aspirer à l'Académie et qui ne comprenait guère la sensibilité à la mode, ne vit en elle que la plus laide femme qu'il eût jamais rencontrée et note sans pitié qu'elle louchait abominablement.

« To-day (December 16th, 1789) at Madame de Laborde's I am introduced to Madame d'Houdetot, who is the *protectrice* of Crevecœur, who is much courted by Academicians, who was the only beloved of Rousseau, who had at the same time another lover, a happy one, and who is, I think, one of the ugliest women I ever saw, even without her squint, which is of the worst kind » (*Diary and letters of Gouverneur Morris edited by Anne Cary Morris*. New York, 2 vol., 1888, I, 251).

Quelques jours après, il lui rend visite et trouve chez elle M. de Saint-Lambert, lui aussi quelque peu vieilli, qui lui inspire cette réflexion que, dans tout le magasin de Cupidon, ce qui a le moins de valeur à ses yeux est le cabinet des antiques : « Dine to day (December 30th) with the Duchesse d'Orleans. Take tea with Madame de Chastellux, and then go to Madame d'Houdetot's. Her lover, M. de St. Lambert, is here. Of all Cupid's magazines the least valuable, in my opinion, is his cabinet of antiquities » (I, 253).

C'était là tout ce que cette passion, suivie d'une longue amitié tant admirée au XVIII^e^ siècle et depuis, inspirait au nouveau représentant des Etats-Unis. Doit-on s'étonner ensuite qu'il ait pris la détermination de n'aller voir la comtesse que le moins souvent possible? Il est permis de supposer

Digitized by Google

que, cette fois, Mme d'Houdetot ne l'accabla pas de protestations d'amitié qu'elle avait prodiguées à Jefferson et que de part et d'autre ils en restèrent là.

Pendant assez longtemps, j'avais pu croire que, découragée par le silence de Jefferson, Mme d'Houdetot n'avait fait aucun effort pour renouer avec lui des relations épistolaires. Il ne semble pas qu'elle lui ait donné signe de vie, la grande tourmente révolutionnaire une fois passée. Dans les manuscrits de Jefferson, on ne trouve plus rien d'elle ni sous le Directoire, ni sous le Consulat, ni pendant les premières années de l'Empire. Une fois encore, cependant, la bonne comtesse devait faire appel à la bienveillance et à la philanthropie de celui qui était devenu président des États-Unis, en faveur d'un réfugié français. Le cas, à ses yeux, était rare et presque unique. Un agent royaliste, qui, depuis le 18 brumaire, avait continué à travailler activement pour la cause des Bourbons, avait reçu en 1806 « l'autorisation d'aller s'établir aux États-Unis ». Sa femme, qui n'était point nommée dans l'arrêté de proscription et qui aurait pu continuer à jouir en France de sa fortune et des charmes de la vie de société, n'hésita cependant point à l'accompagner. On signala ce cas si touchant d'attachement conjugal à Mme d'Houdetot. Elle en fut pénétrée d'admiration et d'attendrissement et tint à le signaler au président des États-Unis, en lui demandant son appui pour les vertueux exilés. Il s'agissait de Hyde de Neuville qui, sous la Restauration, devait retourner aux États-Unis comme ministre de la cour de France.

[L. C.]

Ce 16 aoust 1806.

En vous rapellant, Monsieur, un pays que vous avés longtems habité, dont vous avés emporté les regrets et l'estime, vous resouviendrés vous d'une personne qui ne vous a jamais oublié et à qui vous avés montré de l'intérêt et de l'amitié. C'est cet intérêt que je réclame aujourd'huy pour une personne qui en est bien digne par son malheur et par ses vertus. Femme d'un proscrit, elle n'a pas été comprise dans la proscription de son mary ; maitresse de ne pas quitter ses amis et sa patrie, elle a préféré de le suivre dans son malheur et de luy donner les consolations et les plus touchantes preuves de son affection. Je n'ay pas l'honneur de connoitre ni le

Digitized by Google

mary ni la femme, mais un tel dévouement à son affection et à ses devoirs vous touchera sans doute. C'est donc pour elle et avec confiance que je vous demande la protection et les secours que vous pourrés luy procurer dans une terre étrangère qui vous doit tant de defference, et à tant de titres. Je regarderés ce que vous voudrés bien faire pour eux comme un honorable souvenir de la bienveillance que vous avés bien voulu exprimer pour moy.

C'est Madame Hyde de Neuville qui vous remettra cette lettre. Elle apartient icy à des parrens dont le nom seroit une recommandation pour elle envers ceux qui aiment à rendre hommage aux vertus. Sa cousine, Madame Pastorets, qui m'honore de son amitié, m'en a donné une preuve touchante en m'authorisant à avoir l'honneur de vous écrire cette lettre et en me donnant l'occasion de vous faire ressouvenir de moy, qui ne pourra jamais vous oublier. Acceptés l'assurance de la profonde estime et du respect avec lequel je suy heureuse d'estre, Monsieur le Président, votre très humble et très obéissante servante.

Lalive d'Houdetot.

D'Houdetot, Mde Lalive, Sanois, Aug. 16, 06. rcd. Feb. 13 [1808].

Hyde de Neuville était parti le 2 mai 1807 et était arrivé le 20 juin à New-York (Hyde de Neuville, *Mémoires et souvenirs*, 3 vol. Paris, 1892, vol. I, ch. XII, p. 449). Il commença par voyager, cherchant un endroit où il pourrait s'établir et voyageant le long de la côte. Il n'écrivit à Jefferson que le 22 décembre 1807, pour envoyer au président la lettre de M^me^ d'Houdetot et lui demander si la loi américaine permettait à un étranger d'acquérir des biens aux États-Unis. La réponse de Jefferson, en date du 17 février 1808, montre à la fois sa joie et sa surprise de recevoir des nouvelles de sa vieille amie qu'il croyait disparue depuis bien longtemps (*Jefferson manuscripts*, n° 30649). Il ne semble cependant pas qu'il lui ait répondu et qu'un mot de lui soit jamais venu consoler et réconforter cette amitié qui lui restait si fidèle.

Digitized by Google

IV.

En plus de l'intérêt qu'a encore nécessairement à nos yeux tout ce qui touche à celle qui fut l'inspiratrice de Jean-Jacques, ces lettres, jusqu'ici enfouies dans des archives politiques et dans les papiers de Franklin, nous ont semblé apporter un document qui n'est pas sans valeur sur l'enthousiasme pour l'Amérique qui régna en France à la veille de la Révolution.

On y peut voir, une fois de plus, que les libéraux français attribuèrent dès l'abord à la révolte des colonies anglaises une portée que ne soupçonnaient pas les plus ardents des *Insurgents*. Washington, Franklin, Jefferson n'étaient pas seulement de grandes figures américaines, ils apportaient au monde, pensait-on, un évangile de liberté et de bonheur, et de l'adoption d'une sage constitution par les États-Unis dépendait le sort du genre humain. Avec Turgot et bien d'autres encore, M^me^ d'Houdetot ne cesse de maintenir que les États-Unis « allaient donner l'exemple de la liberté politique, de la liberté religieuse, de la liberté commerciale et industrielle » et, dans son premier enthousiasme, elle a sincèrement cru que cet exemple allait être suivi par les nations européennes.

Aussi comprend-on la mélancolie qui s'empare du cœur de la bonne comtesse quand, après avoir donné tant d'espoirs, la Révolution, loin de satisfaire « les cœurs honnêtes et les esprits éclairés », se montre si violente, si peu philosophique et si différente de la Révolution américaine.

On y pourra voir aussi, et ce n'est pas là ce qu'il y a de moins touchant, n'en déplaise à Gouverneur Morris, les efforts presque désespérés d'une femme qui, après avoir été aimée et entourée, voyait peu à peu disparaître par la mort ou l'éloignement tous ceux qu'elle avait connus. De là ses appels répétés à Franklin et à Jefferson de ne pas l'oublier : « Faites le ressouvenir de moy, s'écrie-t-elle, la mémoire et la pensée sont des rapports que les distances ne peuvent empêcher. »

Digitized by Google

Mme de Rémusat nous la montre dix ans plus tard dans son « petit cabinet » parlant de Saint-Lambert qui vient de mourir, « de ses jouissances passées, de ses souvenirs et de ses regrets ». Alors, sans doute, put-elle plus d'une fois répéter en songeant à Rousseau, à Franklin et à Jefferson, les mots pleins d'une sagesse désabusée qui, dès 1791, lui semblaient résumer toute sa vie : « Mes yeux ont vu des hommes que vos yeux ne verront plus. »

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVERTISSEMENT VII

LES AMITIÉS AMÉRICAINES DE MADAME D'HOUDETOT.

I. Madame d'Houdetot et l'Amérique 1
II. Franklin en France 5
III. Jefferson et Madame d'Houdetot. 30

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01153 2457

Replaced with Commercial Microform

1998

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

Digitized by Google